

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
M. JUNGFLAISCH	Réflexions sur un congrès 499
HASSAN MAZHAR	Le chapelet aux grains de couleurs (<i>suite</i>) . . 510
GEORGES DUMANI	Colette 534
CÉLINE AXÉLOS	Poèmes 564
JEAN LE GUEVEL	Ballade de la quête matinale 566
GASTON BERTHEY	Une vie à tâtons (<i>suite</i>) 567

CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE: 10 PIASTRES

A NOS ABONNÉS
A NOS LECTEURS,

Comme nos abonnés et nos lecteurs le savent, les circonstances ont provoqué dans les prix du papier une hausse considérable. Les prix d'impression ont également beaucoup monté.

Nous avons maintenu jusqu'à l'extrême limite du possible notre prix à sept piastres et l'abonnement à soixante-quinze piastres.

Mais aujourd'hui, nous nous voyons contraints d'augmenter nos prix. Nous sommes fiers, cependant, et heureux d'annoncer à nos fidèles abonnés et à nos lecteurs que nous sommes en mesure de maintenir le prix du numéro et de l'abonnement au niveau encore très abordable de **dix** et **cent** piastres respectivement.

Nous sommes sûrs que dans cette conjoncture *La Revue du Caire* conservera le soutien affectueux et compréhensif de ses abonnés et de ses lecteurs.

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

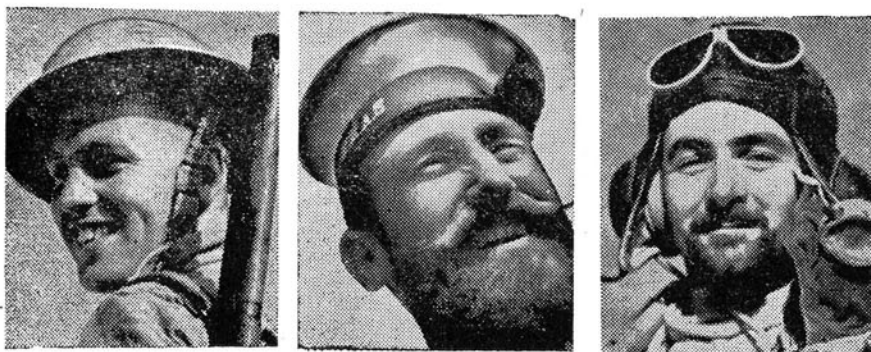
RÉGIE LIBANO-SYRIENNE

DES TABACS ET TOMBACS

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

RÉFLEXIONS SUR UN CONGRÈS.

En 1815, après vingt-cinq ans de troubles et de guerres, de tueries et de dévastations, les combats cessèrent un peu comme le fait un incendie quand il ne lui reste plus rien à consumer.

L'ère sanglante ouverte en 1914 n'est pas encore close. A aucun moment la lutte n'a cessé de se poursuivre, ouverte ou cachée, se transportant tantôt d'un point du monde à l'autre et tantôt du plan militaire au plan économique ; finalement elle atteint au paroxysme de l'embrassement universel.

A son terme, nous nous trouverons dans une situation sans doute encore plus désastreuse qu'en 1815 (par suite de l'exagération des destructions) mais conservant des analogies fondamentales avec l'état si grave d'alors.

Le Congrès de Vienne (1814-1815) et les Traités de Vienne (1815) eurent pour but de rétablir la vie normale dans un monde bouleversé, ruiné, exsangue. De fait, ils restaurèrent la paix pour une quarantaine d'années.

Certes, leur succès a été fort contesté. On leur a reproché certains dénis de justice d'ailleurs flagrants et surtout d'avoir « étouffé les libertés ».

Avec le recul du temps, les historiens sont plus à même de formuler des jugements s'élevant au-dessus des passions. Ils reconnaissent maintenant aux Congrès et Traités de Vienne le double mérite d'avoir d'abord « permis à l'Europe de

reprendre haleine», puis « transformé Révolution en Évolution ».

C'est cette évolution qui, à travers 1830, 1848, l'abolition du servage (1863), les mouvements libéraux et enfin démocratiques, permit (en apparence contre l'esprit des pourparlers de Vienne, mais en réalité suivant leurs conséquences logiques) l'édification du monde moderne.

Il faut sur ce point citer Talleyrand qui écrivait alors : « Votre Majesté a déjà un système fédératif tel que cinquante ans de négociations ne sembleraient pas pouvoir parvenir à lui donner. »

En 1918, nous avons cru qu'il suffisait de gagner la guerre pour avoir par là-même gagné la paix. Les événements actuels nous montrent quelle fut alors notre erreur. Cette fois-ci, nous sommes décidés à gagner non seulement la guerre mais encore plus la paix.

Cherchons à entrevoir comment.

D'abord, le principe. Pourquoi un simple désaccord peut-il aller jusqu'à devenir un malentendu définitif au point d'amener une guerre? Qu'il vienne à surgir entre peuples un incident arrangé par malice ou purement fortuit, il ne pourrait rien s'ensuivre d'irréversible si le désir de se battre n'existait pas. Ce qui est grave, c'est la détermination d'en venir aux mains. Elle est généralement plus prononcée d'un côté que de l'autre, mais il est fort rare qu'elle soit tout à fait unilatérale. Semblable décision résulte le plus souvent d'un sentiment de véritable désespoir. Sous les rapports de l'idéologie, de la politique ou de l'économie nationale, il devient littéralement impossible d'endurer davantage. Par une utopie apparentée à celle du suicide, naît alors le désir d'en finir à tout prix.

Pour rétablir l'état de paix véritable — et là est le point d'importance primordiale sur lequel nous ne saurions assez

insister — il faut commencer par supprimer ce désespoir, qu'il soit juste ou non, qu'il soit causé par des griefs réels ou par des utopies pernicieuses. Les torts imaginaires sont les plus difficiles à réparer, les aberrations collectives sont les plus rétives au bon sens : il faut se résoudre à recourir au « choc opératoire ». Le choc donné, la victoire remportée, tout n'est pas fini — bien au contraire ; il reste à soigner le malade jusqu'à son rétablissement. C'est pourquoi, même si la victoire militaire est éclatante, la paix, pour être fructueuse et stable, doit jusqu'à un certain point rester une paix de transaction. La différence est claire : un armistice se dicte, une paix se négocie.

Il est indéniable qu'une idéologie pour laquelle tant d'humains ont été (ou se sont laissé conduire) jusqu'au sacrifice total ne peut être anéantie purement et simplement. Malgré tout, il faut tenir compte de la force du sang des martyrs, même si ces derniers ont souffert pour la mauvaise cause. L'expérience du passé nous enseigne cette grande vérité : il n'est pas de victoire complète sur tous les plans, intégrale. Par un phénomène bien connu des historiens, les vainqueurs ont toujours été plus ou moins influencés par les vaincus (Grandes Invasions, Guerres de Religion, Révolution, etc.). Toute paix allant à l'encontre de cette loi inéluctable ne saurait être qu'une trêve — boiteuse et momentanée. Elle ne se révélera bienfaisante que dans la mesure où, sans entériner les errements du vaincu, elle admettra ce qu'il avait de raison.

S'ériger en juge dans un débat où l'on est en même temps partie est toujours téméraire. Il est cependant permis de se demander si l'histoire ne reprochera pas à notre génération d'avoir manqué de logique, d'avoir été à la fois trop conciliante et pas assez ? Trop conciliante dans l'application des principes et pas assez dans leur établissement. Sans être le moins du monde « absolutistes », nous avons été jusqu'aux

extrêmes d'un impossible absolu (questions des petites nationalités, de l'économie européenne, par exemple). Ainsi, nous avons couvé les germes de cette mystique totalitaire qui aura été bien près de détruire le monde et nous nous étonnons presque de l'étendue des désastres qui en ont résulté. Comment tout cela est-il arrivé ?

Venons-en aux faits.

Donc, nous avons gagné la guerre de 1914-1918.

Malgré l'évidence de notre victoire, tous ne s'en rendirent pas compte sur le moment. ni des conséquences (et des devoirs) que ce fait majeur comportait. Parmi ceux-là mêmes dont le poids statique entraîna alors la décision tactique, il resta bon nombre de convaincus du « match nul ». Plus nombreux encore furent ceux qui trouvèrent avantageux de s'accrocher à cette conception spécieuse. Au point de vue militaire, ce prétendu match nul était cependant une véritable hérésie. Le fait d'avoir fait manœuvrer sa réserve sans qu'elle ait combattu ou même seulement d'en avoir eu une quand les adversaires n'en avaient plus, signifiait bien que l'un des deux partis avait été « mis échec et mat », c'est-à-dire était perdant sans équivoque possible.

De bonne et surtout de mauvaise foi, il importe que personne ne puisse plus s'y tromper à nouveau. Pour les masses — lentes à comprendre ou ne voulant pas comprendre — l'imposition de signes patents et d'une certaine permanence sera nécessaire afin de tuer dans le germe tout esprit de revanche fondé sur des malheurs qu'il est toujours facile de prétendre immérités. Outre le poids des Occupations, les formes libérales de leurs Gouvernements, leurs Économies normales (budgets, monnaies, timbres-poste, etc.), leurs Justices rétablies, devront faire continuellement toucher du doigt aux parties succombantes, les erreurs de principe par elles commises.

« Pêché avoué est à moitié pardonné », dit le vieil adage. Au prix d'un aveu permanent et sans réticences, de la répudiation manifeste des hystéries collectives, nous serions donc tenus vis-à-vis de la masse (et de la masse seulement) à un demi-pardon ne laissant subsister que la possibilité de demi-punitions collectives (outre les restitutions et réparations). Nous voici aussi loin du hideux « bain de sang » ou même de l'impitoyable talion pourtant admis par les Écritures que d'une trop facile absolution générale. De tels extrêmes ne seraient pas justes ni même habiles, comme nous en faisons la triste expérience.

En conséquence, pas d'exclusion définitive mais, au début du moins, le bas-bout de la table pour ceux qui, somme toute, ne le méritent même pas. Et cela, en attendant des gages formels d'un amendement stable, résultat de la rééducation de toute une génération.

Les Pactes, la Sainte-Alliance, le Congrès de Vienne et ses traités, etc., sont autant de formules désuètes. Ce dernier a cependant procuré à nos aïeux un demi-siècle de paix. Recherchant le même résultat — un meilleur encore si possible — n'y aurait-il pas lieu d'en retenir certaines leçons, tout en modernisant les méthodes et la forme ?

Comment pourrait-on s'y prendre ?

La première chose à changer est la structure et jusqu'au nom même de la Société des Nations. Qui dit « Société » dit « associés » ; ce dernier mot implique la reconnaissance conventionnelle d'une certaine parité entre les membres malgré leurs inégalités essentielles. Là fut l'erreur — généreuse — d'hier, celle que nos pères avaient su ne pas commettre et qu'il faudrait absolument éviter de refaire. La dénomination de « Fédération » serait plus exacte, car elle signifie un accord limité au but visé : la paix du monde et les moyens de la maintenir.

D'autre part, une distinction s'impose entre l'Équité et la Justice puisque nous voyons ce qu'il en coûte de sacrifier la première à la seconde. Les meilleurs principes juridiques permettent parfois de soutenir les plus mauvais procès ; or, il importe de ne plus se laisser entraîner dans les sentiers tortueux des procédures artificieuses.

Enfin nous avons vu à la fois trop grand quant aux buts visés et pas assez quant aux moyens d'y parvenir. Les caricaturistes n'avaient pas tout à fait tort lorsqu'ils représentaient l'ancienne Société avec une tête formée de l'énorme globe terrestre porté par un corps de nain. L'excès de logique avait abouti à la monstruosité.

Le retour à l'état de paix, c'est-à-dire à un équilibre, ne peut se produire que graduellement tandis que la cessation des hostilités, elle, est soudaine. A son début, toute paix commence par un arrêt momentané des opérations militaires suivi d'une trêve armée plus ou moins précaire ; de provisoire, il s'agit de la rendre définitive. Pour ce faire, des conditions d'abord *imposées* (armistice) doivent être par la suite *acceptées* (traité) et finalement *observées volontairement* (apaisement). Il n'est possible de franchir successivement toutes ces étapes — de gagner la Paix — qu'en faisant jouer dans un même sens tous les éléments déterminants : ordre, intérêt, garantie d'avenir.

C'est pourquoi, il serait rationnel de prévoir trois organismes distincts : 1° une Cour universelle de Justice internationale dont la compétence serait obligatoire pour tous ; 2° un Syndicat international ouvert à tout pays désireux d'en faire partie ; 3° dominant les deux premiers, une Fédération des Nations dans laquelle ne pourraient être admis que ceux se soumettant volontairement à certaines conditions.

Une Cour de Justice Internationale existait à la Haye. Elle avait pour but d'empêcher les différends entre pays voisins de s'envenimer et si possible de les aplanir. Comme l'indiquait son nom, elle était destinée à trancher les litiges

entre nations mais si de la Justice elle avait les balances, il lui manquait le glaive. Aussi fut-elle forcée de se borner à des arbitrages ou à des débats théoriques de droit pur.

Toutes les contestations entre les États devraient devenir du ressort exclusif de la nouvelle Cour dont il faudrait étendre la compétence en la rendant obligatoire pour tous. Dans cet esprit, le nom de Cour Universelle de Justice Internationale lui conviendrait mieux à l'avenir. Elle n'aurait pas à tenir compte de la qualité des parties et la Fédération des Nations délivrée du poids de l'appareil judiciaire n'aurait plus qu'à exécuter des arrêts sans appel.

La Société des Nations était alourdie à l'extrême par nombre d'offices internationaux s'occupant des intérêts généraux les plus divers, des Finances à l'Hygiène, de l'Agriculture au Travail, etc. Tous ont fait œuvre utile et ces véritables ministères internationaux mériteraient d'être étendus et multipliés (Circulation mondiale des matières premières, par exemple). Sitôt les hostilités suspendues, rien ne s'opposerait à ce que ces travaux reprennent sur un pied d'égalité entre tous les pays qui voudraient bien faire partie d'un Syndicat international englobant tous ces Offices. Semblable organisme, attelé à la reconstruction économique et sociale ferait beaucoup pour ramener une paix véritable.

Au faite se placerait la Fédération des Nations. Allégée des questions juridiques et des problèmes techniques, elle ne conserverait qu'une fonction d'Exécutif à laquelle il lui deviendrait pratiquement possible de se consacrer entièrement. Pour en faire partie, il faudrait donner des gages patents dont le plus décisif serait la remise à la Fédération du droit exclusif de jeter dans la guerre toutes les forces de ses adhérents. Les discussions par elles-mêmes dangereuses sur la définition de l'agresseur se trouveraient éliminées, la Fédération ayant le droit d'être, elle, l'agresseur. A première vue, il pourrait sembler inconséquent qu'un organisme dont le but final est

la paix, inscrive ainsi le droit de faire la guerre en tête de sa charte. Cependant, rien n'est plus logique : *Si vis pacem, para bellum*. La paix en voie de retour sera un état d'équilibre dynamique ; des forces devront s'employer à le maintenir aussi longtemps qu'il ne sera pas redevenu un état naturel, un équilibre statique. Par suite, les nations intéressées à la restauration de la paix devront, quelque temps encore, conserver un certain degré de préparation à la guerre. Cette véritable prime d'assurance contre une reprise du sinistre sera, tout compte fait, le meilleur moyen de l'empêcher.

Comment la Fédération pourra-t-elle décider d'exercer son redoutable pouvoir ? Au vote majoritaire sans aucune hésitation. Ici nous touchons un point délicat qui fut l'une des principales carences de la Société des Nations. Comment ce vote sujet à déclencher les pires calamités s'exercera-t-il ? La réponse ne peut faire de doute : par vote *plural*, chaque degré de préparation militaire (sur terre comme sur mer ou dans les airs) donnant une voix, si bien que l'État le plus fortement armé aura le plus grand nombre de voix. Il serait en effet insoutenable que des adhérents sans grand potentiel militaire puissent par des combinaisons de votes unitaires, forcer le reste du monde à se battre. Il ne serait pas davantage admissible que de grands États non préparés à la lutte y entraînent les autres nations plus clairvoyantes et ayant fait l'effort déjà épuisant par lui-même de mieux s'équiper. Pour avoir le nombre de voix correspondant à son importance ou à sa configuration géographique, toute grande nation se trouverait incitée à conserver une préparation militaire proportionnée. La Fédération en serait d'autant mieux équilibrée et plus puissante.

Le nombre de voix attribué à chacun serait fixé chaque année pour la suivante au moyen d'un contrôle sévère des effectifs, des matériels, des budgets, des réserves, etc. Ce contrôle serait confié pour chaque pays donné à une commission re-

crutée chez d'autres adhérents d'égale importance. Il deviendrait dans l'avenir une base sûre pour effectuer un désarmement graduel le jour où la Fédération se sentirait assez puissante pour entrer dans cette voie. En attendant, il rendrait particulièrement difficile toute tentative de félonie ou même de simple manquement au devoir de supporter sa juste part du fardeau commun des armements.

Donc, sans discussion publique et à la majorité par vote plural, la Fédération aurait le pouvoir souverain de mettre ses membres en guerre contre un ou plusieurs adhérents éventuellement félons ou contre des non-adhérents menaçant son existence. Il est à prévoir que le nombre de ces derniers diminuerait assez vite. Etant les plus faibles parce qu'ils comprendront surtout des vaincus, les non-adhérents ne pourront conserver longtemps la menace d'une semblable coalition suspendue sur leur tête. L'intérêt leur commandera de revenir à la normale, de brûler ce qu'ils avaient adoré, de consentir à leur tour des gages indispensables — et contrôlés — afin de reprendre la place somme toute honorable que leur aberration leur a fait un moment dédaigner.

Quelles seraient les possibilités d'équilibre futur ?

Le tracé de la carte d'Europe tel qu'il fut dessiné à la fin de la dernière guerre a été l'un des motifs de la conflagration actuelle. Il était basé sur une exacerbation des sentiments nationaux ou même seulement particularistes. Visant à contenter tout le monde, la nouvelle répartition territoriale n'avait satisfait personne : le problème des minorités avait été compliqué comme à plaisir, au point d'être rendu inextricable ; des membres d'une même famille ethnique ou culturelle se trouvaient mis en rivalité. Fait plus grave, ce tracé avait été fait en tenant compte de tout sauf des religions dont l'influence ne saurait nulle part être considérée comme négligeable et tout au contraire, était par endroits prépondérante.

La meilleure preuve de cette erreur manifeste est fournie par les persécutions actuelles dont les religions sont dans certaines contrées l'objet, avec un but évident.

Faire table rase de tout ce qui avait été fait et tenter à nouveau l'expérience dangereuse de dessiner une meilleure carte serait téméraire. Ne serait-il pas préférable de chercher à remettre l'ordre en donnant la prépondérance à ce qui unit plutôt qu'à ce qui sépare, de créer de larges Confédérations culturelles, par exemple : protestante du Nord (Danemark, Norvège, Suède, etc.), catholique du Centre (Haute-Rhénanie, Bade, Wurtemberg, Bavière, Autriche, Tchéco-Slovaquie, Hongrie, Pologne, etc.), orthodoxe du Sud (Yougo-Slavie, Grèce, Bulgarie, Roumanie, etc.). Sans rien prendre à personne, sans détruire aucune nationalité, il serait ainsi formé des Confédérations assez puissantes pour être stables, mieux disposées géographiquement et économiquement pour se préparer un avenir normal, favorisées par l'unification des monnaies, des douanes, des législations, des grands services publics et surtout pacifiées par la suppression de nombreux litiges de voisinage ou d'amour-propre autrement quasi-insolubles.

Restent les questions dites « Coloniales » plus épineuses encore et qui ne méritent pas une attention moindre.

La variété des anciennes formules correspondait à des degrés d'évolution jadis fort inégaux. Depuis un demi-siècle, des progrès considérables ont été réalisés dans le sens d'un alignement général. En conséquence, toutes ces formes de colonies, protectorats, etc., sont devenues plus ou moins désuètes. En de nombreux cas, il serait vain — et même dangereux — de s'y attacher davantage. Aussi des efforts louables avaient-ils été tentés vers des Indépendances Alliées permettant une infinité de *modus vivendi* parmi lesquels il était toujours possible d'en trouver un s'adaptant à chaque situation particulière.

Là encore, il faudrait éviter tout excès de fragmentation pouvant facilement devenir dangereux. La création de Confédérations régionales pourrait, comme en Europe, y parer d'une façon d'autant plus heureuse que chacun des membres de ces sortes de « Commonwealth » élargis pourrait conserver en même temps sa personnalité et ses affinités électives. Il suffit de considérer l'exemple de Saint-Pierre-et-Miquelon et du Canada ou dans un sens inverse des proportions, celui de Maurice et de Madagascar pour ne conserver aucun doute sur les avantages de ce système.

Loin de nous l'outrecuidante prétention d'avoir tracé en quelques lignes un plan organisant le monde de demain. Toutefois son avènement est en marche : sagement les Gouvernements s'en préoccupent chaque jour davantage, les Propagandes embouchent déjà leurs trompettes, les Diplomates ont commencé à esquisser certaines orientations.

Les conceptions modernes demandent que les individus — et par eux les peuples — aient une part aussi large que possible dans le choix de leurs destinées personnelles ou collectives.

De plus en plus, les dirigeants ne peuvent assumer leur tâche qu'avec l'appui du sentiment général. Quand ils demanderont son opinion à l'homme de la rue, encore faudrait-il qu'il s'en soit faite une à bon escient.

Notre modeste but est d'inciter chacun à réfléchir dès maintenant, à se demander lui-même : *quo vadis?*

Cela est d'autant plus nécessaire que pour résoudre avantageusement ces problèmes, il nous faudra un certain courage et encore plus d'abnégation.

Une véritable Paix est à ce prix.

LE CHAPELET

AUX GRAINS DE COULEURS.

(SUITE.)

LE VOYAGE.

Je n'insisterai pas sur les détails de ce voyage. Il n'avait rien de prodigieux. La déception que m'avait causée le mariage de Bessimé m'avait enlevé le meilleur de mon entrain et je m'étais mis en route, le cœur dépourvu de rêve.

Je devinais qu'une vie nouvelle m'attendait et je pensais un peu au chapelet de Hâla sans savoir à quel *grain* de mon existence j'en étais et sans arriver à déterminer la vraie couleur de l'événement que je traversais.

J'ai déjà dit que le voyage n'avait rien d'amusant. Du reste, c'est à peine si je me souviens de mes impressions à la vue des ports que le bateau a visités et des terres dont il s'est approché : les Dardanelles et leurs côtes imposantes ; les petites îles du nord de l'Archipel qui semblaient n'être là que pour supporter des églises et des couvents ; Mytilène où les marchands sont venus vendre du yogourth dans de jolis récipients en terre cuite et des fruits secs dans des sachets d'étoffe ; Smyrne où l'on arrive par un golfe sinueux et qui repose au fond de son anse comme une pierre sertie au centre

d'un croissant d'onyx. C'était le soir, et les lumières commençaient à s'allumer ; un tramway à cheval qui courait le long du quai laissait traîner dans l'eau sa lumière que découpaient par endroits les taches noires des barques ; aux cafés, sur le quai, des gens sirotaient leurs consommations ou fumaient leurs narghilés. On entendait des sons de gramophone : de la musique turque, traînarde et nostalgique, et, par moments, de la musique grecque plaintive et langoureuse.

Malgré les mauvaises nouvelles de Tripoli, les habitants de la ville avaient l'air heureux. Mais des tremblements de terre et des incendies devaient bientôt venir la détruire, la Smyrne aux raisins lourds, aux pêches énormes et aux grenades incroyablement grandes.

Ce fut ensuite le tour du Pirée où le bateau fut accueilli par les gens du port comme une goutte de mélasse par des mouches : ils lançaient des cordes, grimpaient, hurlaient, s'appelaient et s'injuriaient, cependant que des enfants qui nageaient comme des poissons plongeaient à la recherche des pièces de monnaie que les voyageurs leur lançaient.

C'est encore la nuit que nous entrâmes dans le port de Rhodes et la ville dormait alors derrière ses murailles.

J'avais entendu vanter la beauté de certaines îles de l'Archipel et j'ai dû revenir plus tard les voir. Cette fois-là, le bateau en avait brûlé la plupart pendant la nuit . . .

Brûler ? ce bateau ne brûlait pas. Il rampait et la mer était si calme qu'il semblait faire exprès d'aller doucement pour ne pas la troubler.

Gênes et enfin Marseille où je passerai bien des fois : des bateaux, des remorqueurs, des chalands, de la fumée, du charbon, des sacs, des caisses, des docks, des entrepôts, des grues, des chariots, des rails et du bruit. Encore vingt heures de voyage en chemin de fer et me voilà, enfin, à destination . . .

A destination ? Je n'ai jamais eu de destination et l'idée de me fixer m'a toujours paru bizarre . . .

LE DESTIN AUX PIEDS NUS.

En attendant, je suis penché sur un livre, dans ma chambre, au quatrième étage, dont la fenêtre donne sur les toits des maisons qui déclinent en gradins vers le lac.

Tout dans cette ville semble rythmé selon les besoins du travail. Peu de traînards dans les rues et dans les parcs, les jours de la semaine. Contrairement à chez nous, les cafés sont déserts, sauf à midi et le soir, et très rares sont les vagabonds et les hommes parasites qui pullulent dans les rues de nos villes.

Je suis atteint de ce rythme d'utilité et je travaille aussi. On m'a dit de venir ici pour m'instruire, comme un valet qu'on style, et je fais de mon mieux. Mais à qui destine-t-on mes services futurs ? Je m'efforce à ne pas sentir l'appel du pays parce que j'ai conscience de la longueur de l'effort qui m'attend. Je me sens fort et pourtant, depuis quelques semaines, une inquiétude me ronge et interrompt ma lecture. Et quand mes yeux quittent le livre, ce n'est pas pour regarder le lac, mais l'heure qui avance à la pendule et l'ombre qui atteint le calendrier au fond de la pièce.

Mais le jour décline et s'en va sans m'avoir apporté la nouvelle que j'attends : il y a quatre mois que je n'ai rien reçu des miens et l'argent qui me reste va bientôt s'épuiser. J'ai écrit, j'ai télégraphié, mais je n'ai point reçu de réponse.

Cela allait pourtant si bien, lors des premiers mois. J'avais même du superflu. Est-ce la guerre dans les Balkans qui a interrompu les communications ? Je ne sais même pas si ma mère se trouve en Turquie ou en Égypte. Il est impossible que les miens ne m'aient pas envoyé des subsides. Je faisais toute sorte de suppositions et cherchais vainement à deviner le concours de circonstances qui avaient amené ce terrible retard.

La dame qui me logeait me regardait avec inquiétude. Encore quelques jours, et je devrais quitter cette chambre, faute de pouvoir payer le loyer. Je me flatte d'avoir payé d'avance et de pouvoir m'en aller sans rien devoir. Mais où irai-je? Ici je ne peux même pas travailler parce que je suis étranger. Notre pays n'a pas de consul et je n'ai pas d'amis. Mais aurions-nous eu un consul et aurais-je eu des amis, il m'aurait répugné de demander leur aide.

Europe, cet enfant qui t'a désirée et qui a accouru, confiant, vers toi, tu lui as réservé le pire début.

Peut-être parce qu'il était venu apprendre l'esprit qui t'anime, avais-tu voulu, tout de suite, inculquer dans sa tête que l'or chez toi est à la base de la moindre bouchée de pain et de la moindre goutte d'eau. C'est bien l'or, n'est-ce pas, ta civilisation et tes conquêtes? L'or, tes machines et tes explosifs? C'est au second chapitre que passent ton rêve et ta beauté, tes lumières et ton ordre.

*
* * *

Près du fleuve dont le nom sera tu pour empêcher que le Destin ne soit assailli par les malchanceux, près du fleuve profond, à l'endroit du bois où le Destin élit domicile, les pas d'un jeune homme l'ont un soir conduit.

Un banc était posé là par le Destin pour ceux qui veulent rêver de leur passé avant de se noyer. Il s'y assit, tout embué de mélancolie et les cailloux dans ses poches firent toc contre le bois du banc, parce qu'il avait pris soin d'alourdir ses poches de cailloux.

Sa pensée le reporta vers la maison natale.

Un autre fleuve coulait là-bas, celui-là chargé de vie et de promesses et qui ne faisait pas qu'engloutir des désespérés sans ressources. Le jardin avait une haie que parfumait le

chèvrefeuille. Le soir, on entendait le tam-tam des paysannes et le matin, les hommes passaient sur leurs bourriques, à la queue-leu-leu, et sous les pas des bêtes, la poussière se soulevait en tourbillons.

— Salut sur vous !

— Salut et bénédiction de Dieu !

C'était à chaque heure le salut : le matin, à midi, le soir et la nuit.

Qu'elle était loin cette pauvreté paisible ! . . .

— Fais-moi la générosité de t'arrêter, viens prendre un café, un bout de pain.

— Merci, Dieu t'accorde longue vie.

— Viens, fais-moi la générosité . . .

Comme les cœurs étaient ouverts, là-bas, et comme la vie était facile ! . . .

Le jour où il s'est égaré loin de la ville et qu'il rencontra la bédouine, il lui avait demandé son chemin et quand la femme sut qu'il venait de loin, elle ne voulut pas le laisser partir sans le nourrir. Elle lui avait donné des dattes et lui avait montré la route à suivre.

Qu'elle était belle, la bédouine avec son sourire blanc et les dattes dans ses mains tendues ! Qu'elle était bonne, avec son écharpe déchirée et ses pieds poussiéreux !

Et le bon lit de chez Hâla, qui sentait la lavande, et les magazines illustrés feuilletés près du brasero, et les pommes d'Amassia qu'on pelait avec de tout petits couteaux . . .

Mais cette lettre qui ne venait pas . . .

L'aube allait bientôt pointer. Une ombre se détache du bois, s'approche, se précise :

— Allons, jette-toi dans le fleuve.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis le Destin. J'habite ici.

Le jeune homme l'examina, autant que ses yeux pouvaient voir dans les ténèbres : il avait une forme humaine, était

habillé d'une veste large et ses pieds étaient nus. Il semblait même avoir mal et boitait un peu.

Avec ça, il avait l'air misérable. . .

C'est impossible ! Un Destin, ça doit se respecter. Celui-là avait l'aspect bien pauvre avec ses pieds nus, sa veste trop large qu'il portait sans chemise et dont l'encolure laissait entrevoir une peau brune. Et ses cheveux étaient emmêlés. Ça doit être un voyou, un imposteur, venu là pour coucher et qui voulait simplement débarrasser le banc pour y être à l'aise, seul.

Mais il se disait le Destin. Le jeune homme ne pouvait tout de même pas lui demander sa carte d'identité. On ne demande pas sa carte d'identité à un Destin, même s'il a les pieds nus.

Mais sait-on jamais ? C'est peut-être vrai et c'est peut-être bien comme ça, le Destin. Et si c'était réellement lui, c'était une aubaine, il pourrait lui demander, savoir le pourquoi du retard de l'argent. Oui, mais voudrait-il parler ? C'est si muet, un Destin. Enfin, il essaiera, il tâchera d'arriver par des ricochets, en usant d'amabilité, de ruse : une conversation est un peu une confession.

Mais comme il a l'air de souffrir de ses pieds, ce pauvre Destin !

— Venez vous asseoir, vous semblez avoir mal aux pieds. . .

— Je n'ai pas le temps.

— Pourtant, quand vous le voulez, vous accordez beaucoup de votre temps à la même personne, et ce n'est pas toujours dans un but méchant.

— Qui t'a dit que je suis méchant ?

Le jeune homme haussa les épaules :

— Je ne vous connais pas. Je n'ai pas eu beaucoup à faire avec vous. Asseyez-vous, nous ferons connaissance.

— Ah, tu veux savoir !

— Je ne veux rien savoir, je. . .

— Mais oui, tu veux savoir. Vous êtes tous pareils. Votre curiosité vous lancine à chaque heure pour connaître le sort que vous réserve l'heure d'après. Et quand vous l'avez deviné, cela ne vous apaise pas. Vous fouillez de nouveau, vous sondez, vous déduisez, vous prophétisez, vous inventez. Il vous arrive même de croire à votre propre mensonge et quand je vous prends en défaut, vous dites que j'ai brisé votre espoir et vous pleurnichez et vous oubliez que votre espoir n'était que le mensonge que vous vous étiez fabriqué...

— Mais je vous assure...

— Ne m'assure rien, je connais trop l'humanité!

— Je voulais simplement vous voir reposer un peu et avoir le rare honneur de faire connaissance avec vous. Je ne demanderai rien de ce qui me concerne et je ferai ensuite ce qui est écrit.

A ce mot, le Destin sourit :

— *Écrit*, oui, on dit comme ça.

— Ce n'est pas ça?

— Si vous voulez, mais il y a les autres écritures, dans les interlignes. Tel événement qui vous paraît important n'est peut-être qu'un fait secondaire, et tel autre que vous jugez futile est parfois le motif qui doit servir de base à l'éclosion définitive.

— Et pourquoi ce qui est écrit est parfois bon et parfois mauvais?

— C'est un secret que l'homme ne doit pas connaître, quoiqu'il s'amuse souvent à le deviner. Renonce à cela et contente-toi de savoir que l'ensemble des destinées est bon et va de mieux en mieux.

— Si l'ensemble des destinées est bon, pourquoi toutes ces souffrances que vous prodiguez aux hommes?

— Pour les améliorer.

— Et les épidémies?

— Pour leur apprendre à être sains.

— Et les accidents ?

— Pour les obliger à être attentifs.

— Et les guerres ?

— Pour établir l'amour entre eux.

— Vous m'étonnez.

— Ne t'étonne pas, toutes ces perturbations dont tu parles ne sont que l'effervescence des détails qui font les joies et les peines auxquelles les hommes accordent du prix. Cette effervescence va se régulariser le jour où les hommes se montreront dignes du bonheur dont ils rêvent.

— Est-ce vous qui provoquez les fléaux ?

— Non, c'est l'affaire de la nature, et la nature ne s'aperçoit pas du mal qu'elle fait, comme tu ne t'aperçois pas de l'insecte que tu écrases. Il arrive pourtant que j'éloigne ou rapproche des fléaux ceux qui se trouvent sous mon coup ou sous ma caresse.

— Vous êtes donc le hasard ?

— Non, le hasard est mon serviteur. Je l'envoie rouler une bouteille de vin devant un homme fatigué, et approcher de l'homme son épouse : un général naît qui met le feu au monde. Si je n'avais pas roulé la bouteille, le général ne serait pas né.

A ce moment, des êtres semblables au Destin, en plus petits, traversèrent la brume et pénétrèrent dans le bois. Comme le jeune homme les regardait, le Destin expliqua :

— Ce sont mes auxiliaires. Ils rentrent des tripots, où ils ont mêlé les cartes, et poussé des mains vers le gain et d'autres vers la perte, peut-être vers le suicide.

— Vous êtes donc aussi la chance ?

— Non, la chance est à mon service, comme le hasard.

— Vous avez dit, tantôt, « peut-être ». Vous ne savez donc pas ce qui doit arriver ?

— Je sais, je dois savoir. J'ai ordre de veiller à l'achèvement de l'harmonie, en prenant soin de l'enchaînement des

événements. J'organise les causes pour provoquer les effets et je pourvois aux détails qui font l'ensemble.

— Mais pourquoi vous arrive-t-il de gêner vos favoris?

— Soit pour les stimuler au bonheur, soit pour les en priver, s'ils ont épuisé leur part. De même je favorise parfois les malheureux, c'est une façon d'entretenir leur malheur.

— Vos coups doivent être terribles?

— Souvent mes caresses le sont davantage.

— Je ne comprends pas.

— Les causes dont je m'occupe ont des effets lointains. Les conséquences sont atteintes à travers le temps et les êtres, l'espace et les choses. Souvent, je frappe pour guérir et je caresse pour leurrer. Comprends-tu? Il faut le soleil brûlant pour évaporer la goutte d'eau et le vent pour pousser le nuage au-dessus de la terre qui l'attend. C'est ainsi dans la vie des hommes. L'harmonie de l'ensemble est assurée par des détails qui s'opposent. Souvent un bonheur se prépare quand on a le plus mal.

— Encore une question, Destin, par quelle sagesse atteindre le bonheur?

— Cherche-le en toi; tu devrais le savoir, à ton âge.

— Hâla ne me l'a pas dit... C'est vrai. Hâla était heureuse.

— Vous le seriez tous et le bonheur émanerait autour de vous si vos corps n'étaient pas aussi avides et vos esprits aussi prétentieux.

*
* * *

Au cours de cet entretien, le Destin s'était assis et tenait ses pieds levés.

— Où sont vos souliers?

— En réparation.

— Quoi!...

— En réparation, je te dis.

Le jeune homme ne s'attendait pas à cela. Décidément, ce Destin faisait pitié. Il hasarda :

— Si ma mesure vous va, je vous donne les miens. Je n'en aurai pas besoin dans l'eau, tantôt.

— C'est vrai, tu veux mourir. Tu n'as plus d'argent.

— Quand en aurai-je ?

Mais le Destin s'était levé, fâché :

— Tu ne dois rien me demander sur ton sort.

— Je vous demande pardon, dit le jeune homme confus, en regardant le Destin dans les yeux.

*
* *

Pour regarder le Destin en face, le jeune homme avait ouvert grands les yeux ; il dut les refermer devant la révéberation du soleil dans le fleuve. Des bruits de cognée dans le bois parvinrent à ses oreilles. Il s'étira. Une torpeur mauvaise lui pesait dans le dos et ses vêtements étaient tout mouillés de l'humidité de la nuit. Il pensait à son rêve abracadabrant, quand il entendit une voix près de lui :

— T'aurais pas une sèche ?

— Non, je ne fume pas, répondit-il, surpris.

— C't'horrible. Suis pas fichu de dire un mot sans un griller une, quand je me réveille.

C'était le Destin, en personne. Il regardait par terre, autour de lui :

— Pas même un mégot qui s'traîne. Quel patelin ! Tu fumes pas, qu'tu dis ?

— Non.

— C'est vrai, t'as l'air gosse.

Il m'inspecta longuement :

— Et t'es rupin... T'as couché ici, avec ça. Tu roupillais quand je suis venu. J't'ai parlé, t'as pas répondu.

Et comme, à un mouvement que je fis, les cailloux de ma poche résonnèrent contre le banc :

— De quoi qu't'as bourré tes poches?

Il prit la liberté de tâter les cailloux et sembla comprendre le motif pour lequel j'étais venu :

— Non, vrai? T'as déjà une gonzesse dans la peau? On s'flanque pas dans l'jus pour ça. Une môme, ça vaut pas l'coup!

Et comme je regardais ses pieds nus, pour m'assurer que c'était bien le Destin :

— J'ai plus d'godasses. Elles rigolaient de tous les côtés. Ça n'faisait pas chic : je les ai données... Mais tu dis rien, t'es boulonné...

— Excusez-moi, je suis fatigué.

— T'as rien vu. Maintenant c'est le soleil, mais, en hiver, j'te garantis que ça pince autrement.

A un autre bruit des cailloux, il se mit presque en colère :

— Mais, jette-moi donc ces cailloux! On s'zigouille pas pour une gueuse!

— Vous vous trompez, Monsieur, je ne suis pas amoureux.

— Alors quoi? T'as pas d'pèze? T'aurais dû vend' ta cravate, on est aussi bien sans, j't'assure.

— Vous avez raison.

— Et t'as pas d'boulot?

— Non.

— Moi aussi, j'cravaille pas. « Vous n'êtes pas bien nippé », qu'i m' disent. Comme si, pour être nippé, fallait pas d'abord avoir un boulot! Ils sont fous!... C'est encore bien qu'y a l'soleil! En janvier, à Paname, j'étais habillé comm' tu vois, avec des godasses en plus, bien sûr. Mais tout d'même ça chauffe pas, c'machin-là. Eh ben, c'que j'ai vu : une bath vitrine, grande et toute rafistolée, avec dedans, des fourrures et des cache-cols, sans compter les bas d'laine doux comme le velours. Et c'était les mannequins qui portaient les fourrures,

ça avait les mains dans la poche comm' si ça avait vraiment froid. Des mannequins en bois et en bougie, tu piges ? Avec ça tu sais, y avait le calo qui chauffait d'dans, pour pas laisser la buée noircir la vitre. Et moi qui étais en chair et en os, je grelottais dehors, j't'assure. Tout ça parce que le patron a du fric. Ousqu'il l'a trouvé son fric ? P't'être qu'il était nippé, lui, quand il a trouvé du cravail. Moi, j'arrive pas à piger comment qu'ils s'prennent pour naître nippés du vent' d'leur mère. C'est dégoûtant !

Il cracha de côté et s'en alla en se dandinant, les mains dans les poches.

Dans le bois, un arbre gémit en tombant. Deux rouges-gorges se suivirent en faisant : sui, sui, sui . . .

TROIS LETTRES.

Mon jeune ami,

« Je te salue et prie Dieu de guider favorablement tes jeunes pas au cours des études pour lesquelles tu t'es expatrié.

« Ta bonne mère qui se porte très bien — Dieu merci — m'a chargé de te faire part de ses meilleurs vœux. Elle m'a aussi chargé, lors de mon départ du Caire, de te remettre un montant représentant six de tes mensualités. Mais j'ai dû passer par Berlin pour consulter des médecins. Ce fut sur l'avis de quelques amis parce que j'ignore tout de l'Europe, n'y étant point venu avant cette fois-ci. Le destin a voulu que je prolonge mon séjour ici où, dit-on, la médecine est avancée. Je vais beaucoup mieux — Dieu merci — et ma santé s'améliore. Après tout, la santé et la vie des hommes sont entre les mains de Dieu et Il fera selon Sa volonté.

« Ci-joint, je t'envoie un chèque du montant, en te répétant

les bons conseils de ta mère qui veut que tu apprennes la valeur de l'argent et que tu ne le dépenses qu'utilement.

« Je souhaite que ma lettre te trouve en bonne santé et en pleine prospérité et sur toi le salut de Dieu. »

Ton dévoué,

ABDEL-AZIZ KHALIL.

*
* * *

Respectable Cheikh Abdel-Aziz Khalil,

« Je vous salue et prie Dieu de rendre le ciel européen favorable à votre santé et faire du climat de l'Allemagne le baume guérisseur de vos maux.

« Je vous remercie de vous être donné la peine de m'envoyer l'argent que ma mère vous a remis. Quoique jeune encore, je me permets de vous adresser un conseil : si un jour l'un de vos enfants s'expatriait, n'usez pas du même moyen que ma mère pour lui faire parvenir ses subsides.

« Votre lettre m'a trouvé — Dieu merci — encore vivant et en bonne santé, mais pas tout à fait en pleine prospérité. J'ai vu le destin qui vous a retenu en Allemagne et sans lui, votre lettre ne m'aurait pas trouvé du tout.

« Agréez mes respects et sur vous, le salut de Dieu. »

KÉRIM.

*
* * *

Ma très chère mère,

« Je baise respectueusement tes bonnes mains et remercie Dieu de m'avoir fait obtenir de tes nouvelles. J'ai aussi reçu les six mensualités que tu as bien voulu m'envoyer, mais je

me permets de te prier d'être plus prudente à l'avenir et de n'user que des banques pour m'envoyer mes subsides. Parce que le Cheikh Khalil, qui a d'autres soucis que moi, n'a pas mis moins de quatre mois pour se décider à m'envoyer cet argent.

« Je suis sûr qu'il s'est pardonné lui-même parce qu'il dispose de ses propres moyens, comme je suis sûr qu'il suppose que Dieu lui a pardonné parce qu'il était préoccupé de sa propre santé.

« Hormis mes soucis d'argent, qui sont maintenant passés, j'étudie sérieusement et je pense à toi et à chez nous en souhaitant le bien pour vous tous. »

Ton fils obéissant,

KÉRIM.

*
* *

Je suis persuadé que le Cheikh Khalil m'a pris pour un fou à la lecture de ma lettre. Je ne l'ai pas vu et il doit n'avoir rien dit de mon insolence à ma mère parce qu'elle ne m'en a rien soufflé.

Je me considère heureux s'il a été déçu à mon sujet.

CRAN.

A l'Université, j'avais lié amitié avec un voisin de banc de l'auditoire, Alcide Cran. Il s'était mis à m'estimer et m'avait ouvert tout de go son cœur et son esprit, parce qu'il aimait l'Orient pour en avoir entendu parler par un oncle qui avait voyagé chez nous.

Il y a des femmes aux jambes laides qui rêvent de vie champêtre et l'on devine aisément qu'elles souhaitent cacher leurs

mollets dans l'herbe haute des prairies. Il y a aussi des femmes qui rêvent de vivre en Polynésie parce que le cadre des cocotiers et des broussailles s'harmonise avec leurs traits.

Cran, lui, souhaitait l'Orient parce que la mentalité orientale convenait à son esprit. Mais il se faisait de l'Orient cette idée exempte de toute laideur et constituée de touches pures et de couleurs impeccables.

— Vos villes blanches, disait-il, vos jardins, vos coupoles altières et vos minarets élancés.

Il oubliait les mouches, la chaleur et la poussière.

— L'appel de vos muezzins dans les aubes tièdes et les pas feutrés des fidèles qui se reconnaissent et se saluent quand ils vont prier à l'heure où les ténèbres se dissipent.

Il oubliait les appels énervants des marchands qui vous tirent de votre meilleur sommeil, pour peu que votre fenêtre soit à la portée de leur voix.

— Votre Nil qui coule paisiblement dans les nuits bleues, tout doré et miroitant sous le clair de lune et qui reflète les murs de vos villes et de vos villages heureux.

Il ignorait les milliers de bouches qui boivent à même ce Nil l'eau trouble et chargée de maux ; il ignorait la misère qui, le long de ces nuits et près des murs dont il parle, étreint dans ses bras des hommes et des enfants couchés à la belle étoile, recouverts de leur seule robe et la tête reposant sur une pierre. Ceux-là aussi se réveillaient au premier appel des muezzins. Ils toussaient à leur réveil leur toux longue et compliquée comme une phrase qui se termine par un crachat éjecté sur le sol, à un mètre de l'endroit où ils dorment. Qu'importe, car après tout, savent-ils s'ils dormiront ce soir à la même place ? Et puis, après eux le déluge, il me semble, quand on a passé une nuit pareille ! Ils se dressent péniblement, le corps endolori, et se dirigent aussi vers la mosquée ; mais ils n'y vont que pour laver leur visage aux robinets rangés, sans savon bien entendu et peut-être pas dans un but

de propreté — du moment qu'on doit vivre corps à corps avec la terre — mais pour chasser de leur front la torpeur qu'un mauvais sommeil a laissée. Ils espèrent, cependant, en Dieu et ceux d'entre eux qui portent des robes encore propres osent, après l'ablution, poser la plante durcie de leurs pieds nus sur les nattes de la mosquée et se joignent timidement aux rangs des fidèles pour prier. A la fin de leur prière, lorsqu'ils lèveront leurs mains au ciel, sauront-ils, au moins, préciser leur demande? Ils ont tant à réclamer qu'ils n'osent rien formuler :

— Aie pitié, mon Dieu, c'est tout ce qu'ils disent.

Mais le soir ils se couchent de nouveau, au pied d'un mur.

Dieu n'a pas eu pitié. Il n'exauce pas. Il n'exauce plus. Qu'y a-t-il qui fait que Dieu ne soit plus le même? Quel est le souffle malfaisant qui s'est érigé entre Allah et Ses créatures? Pourquoi Ses peuples souffrent-ils maintenant ce qu'ils n'ont jamais souffert? Portent-ils leur malédiction en eux-mêmes, ou leur vient-elle de dehors?...

C'est ainsi que je pensais pendant que Cran s'exaltait sur les beautés de nos villes et de nos horizons.

Mais à quoi pouvait servir de le désillusionner? Je l'intéressais parce que je venais de l'Orient, du côté où le soleil se lève, d'où les religions et les civilisations ont émané...

— Aie pitié, mon Dieu, aie pitié!...

Cran était le plus brave et le plus bohème des étudiants. Sa bonté et son originalité étaient exemptes d'artifices et n'avaient rien de forcé. Il déménageait souvent et c'était lui-même qui traînait ses effets sur un char loué « par modestie, disait-il, et pour ne pas humilier les commissionnaires ». Il s'arrangeait toujours à trouver le temps nécessaire pour écrire, chaque soir, trois ou quatre billets doux à trois ou quatre différentes dames.

« Il vaut mieux en avoir plusieurs pour ne pas être pris au

dépourvu. Rien ne distrairait comme souffrir d'amour, et quand on étudie, on ne doit pas souffrir d'amour. »

Cran savait jouer de la guitare et connaissait beaucoup de chansons qu'il chantait en s'accompagnant. Il les chantait, du reste, assez bien et me proposait de l'accompagner quand il allait faire ses sérénades sous la fenêtre de ses amies.

Lorsqu'il était en train, aucune intervention ne pouvait l'empêcher de terminer sa chanson, y compris les refrains :

*J'aime, quand tu dors, ton sourire.
J'aime tes paupières. . .*

Souvent, les voisins dérangés le chassaient ou l'injuriaient, mais il les faisait taire :

— Ma voix est plus belle que la tienne. . . ou quelque chose dans ce genre.

Il lui arrivait, parfois, d'user de termes plus polis avec ses interrupteurs :

— Ne vous énervez pas, c'est presque fini. . .

Et il continuait sa chanson de plus belle, sans jamais s'énerver lui-même.

Si la lumière était éteinte à la fenêtre qu'il visait, il commençait par réveiller la dormeuse par une bêtise dans le genre de :

*Tchola, tchola, tcholalaléla,
Tchola, tchola, tcholalalé.*

Et il s'interrompait pour dire :

— Elle va paraître, en chemise de nuit, elle est jolie en chemise de nuit, avec ses cheveux dénoués.

Mais dans l'obscurité on ne distinguait rien.

Un soir, on lui versa de l'eau et on nous mouilla, lui, sa guitare et moi. Il s'était vite séché le visage et avait secoué l'eau de sa casquette. Comme les cordes de sa guitare ne

donnaient plus, il avait improvisé sur un air alerte, pour répondre aux rires de la jeune fille qui regardait par la fenêtre :

*Elle est mouillée, m̄a pauvre guitare,
Je n'ai plus que ma voix ;
Je peux en faire toute une fanfare,
Et chanter pour toi.*

Le refrain était, ou plutôt devait être :

*Toi, belle qui dort là-haut
au milieu des chameaux ;
toi, . . .*

Mais un nouveau seau d'eau vidé à notre destination nous avait mis complètement au large. Cran avait bien ri et avait voulu que nous revenions le lendemain, vêtus d'imperméables « pour enquiquiner ces abrutis qui ne s'entendent pas en musique ». Mais je me suis bien gardé d'y retourner.

Cran suivait les cours de Droit. Il était le fils d'un riche banquier, mais ne vivait pas pour cela sur un pied plus haut que le nôtre. Son père ne lui envoyait, en fait d'argent, que le strict nécessaire. Mais ce nécessaire variait tous les mois, selon les amendes auxquelles Cran se faisait condamner par la police. Sans être mauvais, Cran était considéré comme l'ennemi de la police dont il n'aimait pas les Règlements. Il les considérait comme absurdes et se promettait de les faire changer le jour où il arriverait au pouvoir. En attendant, il lui coûtait de contrevenir à ces règlements et son père payait en considérant sans doute que cet argent faisait partie des frais scolaires de son fils.

Il arrivait à Cran, par les mois où il n'avait pas encouru d'amende, d'écrire à sa mère pour se faire recommander :

« Tu as pu remarquer que j'ai été, ce mois, d'une sagesse exemplaire. Cela prouve que je deviens triste, mais ne t'in-

quiète pas. Tu voudras le répéter à papa et lui dire de m'envoyer en supplément l'argent qu'il destinait aux flics... »

Parmi les farces que Cran faisait aux agents de la Police, il y avait celle des attroupements qu'il provoquait dans les rues tout en restant *dans les limites de la loi*.

Il se faisait accompagner de trois ou quatre amis, habillés de sombre et dont l'un portait un chapeau melon et tenait une imposante serviette de cuir sous le bras. Ils s'arrêtaient à l'endroit voulu et l'un des amis se mettait à prendre des mesures avec un mètre pliant, cependant qu'un autre examinait attentivement avec une loupe certaines taches sur le sol :

— Soixante-quinze centimètres du trottoir gauche, face à la banque, disait l'étudiant au mètre.

Et l'étudiant à la serviette inscrivait :

— Taches verdâtres provoquées par un liquide, disait l'étudiant à la loupe. Veuillez noter qu'elles ne sont pas complètement séchées.

— L'heure, Messieurs, disait Cran, marquez l'heure.

— Exactement midi seize.

— J'ai midi dix-huit, disait un autre étudiant.

— Alors, disait l'un de ces Messieurs, d'après vous, il serait mort assassiné ?

— Cent pour cent, déclarait un autre.

Cran intervenait :

— Messieurs, mieux vaut attendre les preuves.

Déjà une foule de badauds s'était formée :

— C'est une enquête, disait quelqu'un dans la foule.

— Ils plaisantent, corrigeait un autre.

Mais dans les rangs éloignés, on parlait déjà d'un crime.

— Est-ce un homme ou une femme ? Quand ? Qui ? . . .

Mais la police ne manquait pas d'intervenir et, ayant reconnu Cran :

— Ah ! C'est encore vous ?

— Eh bien ! Quoi ?

— Vous gênez la circulation.

— Nous ? Mais qu'est-ce qu'on fait ?

— Qu'est-ce que c'est que cette loupe ?

— Nous étudions la qualité de l'asphalte employée ici : géologie, Monsieur l'Agent.

— Et ce mètre ?

— Pour les distances des fentes de la route, mon ami est ingénieur constructeur, Monsieur l'Agent, École Polytechnique.

Vaincu, l'agent s'accroche à un dernier argument :

— Ah ! Oui ? Et c'est pour cela que vous parliez d'un mort ? Vous croyez que je n'ai pas entendu ?

Cran intervenait :

— Oui, Monsieur l'Agent, Alexandre le Grand. L'histoire prétend qu'il est mort d'une fièvre aiguë à Babylone. Mais il y avait autour de lui tant de jaloux que je suis poussé à croire qu'il est mort assassiné. Et je suis à la recherche de preuves, Monsieur l'Agent, nous en parlions tout à l'heure.

Déjà la foule amusée rit aux éclats. L'agent, exaspéré, est tout rouge :

— Allez, circulez, circulez. Et que je ne vous y rattrape plus.

LA MADONE DE CRAN.

Nous vîmes, un jour, Cran traverser la grand'place, emportant sur l'épaule une statue en plâtre peint représentant la Vierge et l'Enfant Jésus.

— Qu'est-ce que c'est, Cran ?

— La Sainte-Vierge.

— Tu ne l'as même pas fait emballer.

— Pourquoi ? Est-ce une honte de montrer la Sainte-Vierge ?

— Où la mènes-tu, chez toi ?

— Oui, je viens de l'acheter au bric à brac.

Il souriait, il était content de nous avoir vus. Il déposa la statue sur le trottoir pour nous la faire admirer et dit en caressant l'épaule de Marie.

— Elle est infaillible. A deux reprises, en passant devant le magasin, je lui ai fait le vœu de l'acheter si elle m'exauçait. Eh bien ! j'ai été exaucé et la voilà !

— Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

— J'ai fait deux vœux ; le second concernait cent francs que j'avais demandés à mon père.

— Et le premier ?

— Ça ne regarde que moi !

— Question de cœur, n'est-ce pas ?

— Oui, en plein et ça a réussi.

— Mais tu ne l'as pas achetée après la réalisation de ton premier désir ; tu l'as fait marcher, c'est pas propre.

— Je n'avais pas d'argent.

— Et tu as dit à ton père que l'argent était pour acheter la madone, dit l'un d'entre nous.

Cran sourit de toutes ses dents :

— Comment l'as-tu su ?

— Ce n'est pas malin à savoir. Mais tu n'as pas payé cette statue cent francs.

— Non, dix francs.

— C'est beau, chiper de l'argent sur le compte de la Vierge !

— Oh, tu sais, avec le reste, je vais la soigner. Et puis, elle comprendra, je ne suis qu'un étudiant. On n'est pas à nonante francs près avec sa Marie.

Les badauds n'avaient pas manqué de s'attrouper et la police d'intervenir. On s'imagine la consternation de l'agent quand il reconnut Cran :

— C'est encore vous ? J'étais sûr.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous exhibez une statue sur une place publique et vous causez un attroupement.

— Pardon, Monsieur, je me repose simplement d'avoir porté sur l'épaule, depuis la Rue du Pont jusqu'ici, la Sainte Mère de Notre-Seigneur, qui porte elle-même l'Enfant-Jésus. Quel mal y voyez-vous ?

La repartie était réussie.

— Circulez, s'était contenté de dire l'agent, avec son air le plus hautain.

*
* * *

Au bout de très peu de temps, la Madone de Cran avait acquis parmi les étudiants une réputation sans pareille. Tous les vœux qui lui étaient adressés étaient exaucés. Coïncidences, si vous voulez, mais coïncidences répétées et qui confirmaient le pouvoir que Cran ne se lassait pas de vanter. Il est vrai que les miracles se limitaient aux réussites dans les examens, aux affaires d'argent et aux succès en amour :

Le Hollandais Van Trans, qui se soûlait nuit et jour, a pu passer ses examens de demi-licence après deux échecs antérieurs désespérés ; Ficelier a pu obtenir de son père d'être transféré à l'Université de Bruxelles où était rentrée son amie flamande, la grasse et jolie Gertrude ; Garou avait battu un épicier pour lui avoir débité des boîtes de conserves avariées et l'épicier lui avait intenté un procès pour voies de fait : il a été acquitté ; Fernande Chaboz s'était mariée à Fanfan qu'elle aimait et la petite Lucin Surin a décroché son brevet du Conservatoire avec des notes supérieures à celles de sa rivale Stéphanie qui s'était enrôlée au bon moment.

Ce n'est pas tout, la Madone de Cran étendait aussi ses miracles aux non-chrétiens :

Abraham Onalski avait obtenu de Cran l'accès à l'autel de sa Vierge et avait déposé *d'avance* aux pieds de la statue une douzaine de cierges et deux bouteilles de vieux Médoc. On

ignora d'abord le vœu qu'il fit, mais nous avons su, par la suite, qu'il avait beaucoup gagné au jeu, d'abord au café, puis au Cercle où il était allé vêtu d'un habit loué et où il a ramassé, deux soirs de suite, les uns disent cinq mille, les autres dix mille francs.

Il n'y avait que moi qui ne demandais rien à la Madone de Cran, non point par fanatisme — la Sainte Marie est citée dans notre Coran — mais j'étais sûr qu'elle était au courant de mes désirs et qu'elle n'avait pas besoin de mes prières pour les exaucer. Elle était si douce avec l'écorchure du plâtre sur sa joue, qui accentuait son sourire, si honnête, avec ses yeux baissés sur son enfant potelé et la grande écharpe qui lui couvrait la tête comme les braves femmes de chez nous. Je la vénérais avec une respectueuse estime pour ses bontés envers nous. Je dois ajouter, et sans la moindre hypocrisie dans mes égards envers la Madone de Cran, que je l'aimais aussi parce que sa présence était cause de joyeuses fêtes dans la chambre de notre ami. Cette chambre était située au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, juste au-dessus d'un café restaurant. On y accédait par un escalier raide. Une première porte s'ouvrait sur un couloir mal éclairé qui se terminait par deux autres portes, l'une de la salle de bains, l'autre de la chambre de Cran. La chambre était vaste et les meubles étaient vieux. Pour lui enlever l'aspect d'une chambre à coucher, on avait remplacé le lit par un divan recouvert d'autant de coussins que Cran avait d'amies. Il y avait aussi un piano. La Madone avait été installée dans un angle séparé du reste de la pièce par un beau cordon dont les bouts étaient fixés aux murs. Elle était sur un piédestal fait de deux caisses superposées et recouvertes d'un tapis de velours brodé, cadeau de Fernande Chaboz qui s'est mariée. Sur le tapis, devant la statue, était un grand nombre de fonds de boîtes de cigarettes en fer blanc et deux plateaux en métal, destinés à recevoir les cierges offerts.

Mais on n'offrait pas que des cierges. Par galanterie pour Cran qui autorisait l'accès de sa chambre à qui le voulait, les visiteurs exaucés déposaient au pied de l'autel, à destination du propriétaire, une bouteille de vin ou de liqueur.

Quelques cierges brûlaient toujours au pied de la Vierge ; les autres s'accumulaient dans une boîte, à côté des bouteilles, et quand le nombre de celles-ci était jugé suffisant, Cran nous réunissait chez lui en un joyeux festin. Le plafonnier était alors éteint et tous les cierges étaient allumés, faisant éclater les couleurs de la statue et dorant tous les visages et le reflet des yeux.

Les bouteilles s'ouvraient, l'une après l'autre, et comme en ce temps-là, je ne goûtais pas à l'alcool, tous mes amis me plaisaient. Chacun de nous avait apporté de quoi manger et les mets de toute espèce s'accumulaient parmi les flacons et les verres, sur la grande table à pieds tors qui occupait le centre de la pièce. Cela avait l'air de vraies orgies.

Juju, Guetti ou Miette-qui-roule jouaient du piano, les autres chantaient ou dansaient. C'était un bonheur, ces soirées où régnait, seule, la franche gaieté. Nous nous contions nos vies et dévoilions sans crainte nos espoirs d'avenir. Dans la tiédeur de l'amitié sûre qui nous réunissait, les paroles partaient de l'âme, les sourires répondaient aux sourires et on avait l'impression de n'y lire que des souhaits.

On devine qu'on ne se voussoyait guère. Mais le « tu » qu'on se disait alors, si bon à dire et à entendre, c'était comme l'abrégé des formes vaines, la marque d'estime profonde et l'attache courte entre le cœur et le cœur. J'y pense encore à présent et je me dis que si Messieurs les dirigeants, les diplomates et les généraux avaient étudié ensemble et avaient appris à se tutoyer comme nous le faisons, en y mettant le même amour, les choses entre nations auraient mieux été.

(à suivre.)

COLETTE ⁽¹⁾.

Les conférenciers qui, pendant trois mois, m'ont précédé à cette tribune vous ont parlé, et je les envie, de six mortes, je ne dirai pas illustres, mais qui, à tort ou à raison, ont eu leur place marquée dans l'histoire du génie féminin. Je les envie, car avec les morts qui sont morts depuis assez longtemps, on peut se permettre certaines privautés. D'abord ils nous arrivent précédés d'un innombrable cortège de commentateurs. Les générations ont successivement ajouté une touche nouvelle au portrait qui est allé en s'approfondissant. Ils deviennent ce qu'on appelle des sujets tout en or. Le conférencier qui en aborde à son tour l'étude peut plus aisément faire le point et dessiner une image pour la formation de laquelle il se trouve en compagnie de beaucoup de collaborateurs. Au talent que ceux-ci ont dépensé, il ajoute le sien. Mes prédécesseurs n'ont pas manqué d'apporter aux études qu'ils ont faites leur esprit et leur cœur, et j'ai goûté surtout ce que

(1) *Les Amis de la Culture Française en Égypte* ont organisé, cet hiver, une série de sept conférences sur divers aspects du génie féminin. Nous publions le texte de la conférence de M. Georges Dumani, consacrée à Colette. L'auteur a tenu à conserver au texte imprimé le ton de la causerie familière.

j'apprenais d'eux-mêmes, du tour de leur sensibilité et de la qualité de leur culture.

Mon sujet ne se présente pas dans des conditions aussi favorables et je n'apporterai à le traiter ni la science, ni l'expérience des éminents professeurs des deux sexes qui ont pu nous parler une fois de plus, en nous intéressant, d'une Marceline Desbordes-Valmore et du bouillonnement poétique d'une passion dont le délire nous apparaît aujourd'hui bien timide et dont les vers n'arrivent à nos oreilles que comme un écho affadi, — d'une Angélique Arnauld reportant à Dieu, suprême refoulement, l'expression d'une passion qu'elle a refusée aux hommes, — d'une M^{me} de Sévigné, curieuse dévoyée de l'amour, qui aurait mieux fait d'accabler les hommes de l'exigeante tendresse qu'elle prodigua avec tant d'esprit à une fille très sèche, — d'une Julie de Lespinasse amoureuse plaintive, toujours douloureuse et tourmentée et dont la malade inquiétude nous a valu des pages admirables, — d'une Marie de France aux gracieux balbutiements, première poétesse en date, je crois, du beau royaume, — et enfin d'une George Sand, nature féconde, amante impulsive, matrice extrêmement généreuse. Sur un point elles se ressemblent toutes, celles qui ont trop aimé, ou celles qui n'ont pas assez aimé, ou celles qui ont mal aimé, et les profanes aussi bien que les religieuses, car toutes ont gravité autour de l'amour. Des millions et des millions de femmes furent comme elles, seulement elles n'ont pas écrit. Mais celles qui furent des littéraires — ce n'est pas une critique — c'est-à-dire celles qui ont vécu leur amour, même le plus tangible, même le plus sensuel, même le plus scandaleux, avec leur plume, en même temps qu'avec leur chair et leur cœur, celles-là, quand elles ont eu du talent nous ont forcé à les admirer parfois, à les écouter toujours. Draps de l'alcôve secoués en public, nos narines en ont respiré les effluves entêtants. La mémoire des femmes amoureuses est singulièrement précise.

J'ai à vous parler d'une vivante, j'ai à vous analyser l'œuvre d'une femme que je tiens pour l'un des plus grands écrivains de son temps et qui possède à un degré rarement atteint le génie de l'expression. Cette œuvre est diverse, elle suit une courbe capricieuse, et cette œuvre elle-même dont l'écriture est d'une étonnante perfection, se présente en fonction de sa féminité. Desbordes-Valmore a eu un amant et, bien que mystérieux, on en a abondamment parlé. Julie de Lespinasse est toute emmurée dans sa vie amoureuse. Les amants de George Sand on les a dénombrés, on a même consacré des volumes à ses liaisons. Or, la vie intime de Colette ne nous appartient pas encore. Notre curiosité doit attendre, et nous-mêmes ne serons plus quand le temps viendra où cette vie intime tombera, en même temps que l'œuvre, dans le domaine public.

Sans doute Colette a parlé d'elle-même par allusions transparentes. Elle peut se le permettre, mais elle ne nous le permettrait pas et nous devons faire preuve d'une discrétion forcément gênante. Presque toutes les femmes qui ont écrit, l'ont fait par rapport à l'amour. Toutes celles dont on vous a parlé, même la janséniste, furent de grandes passionnées, et si elles n'avaient pas aimé les hommes ou Dieu, elles n'auraient pas écrit, et ç'eût été dommage. Aucune cependant, y compris M^{me} de la Fayette dont je m'étonne qu'elle ne fasse partie du cortège des amantes qui ont défilé sous vos yeux, même George Sand dont on fait, ou on a fait grand cas, n'est comparable, du point de vue de l'art, à Colette. On ne louera jamais assez l'intelligence vive de celle-ci, l'œil véridique, le style plus pur que le diamant, conservant en sa simplicité frémissante l'odeur même de la vie. Elle est à proprement parler une réaliste. Ses sœurs en gloire ont transposé leurs émotions et jusqu'à leurs sensations sur une gamme toujours romanesque, elles furent éloquents avec apprêt et sincères avec fracas. Rien de tel chez Colette si mesurée dans l'expression et qui trouve le moyen d'inaugurer un réalisme qui en même temps

qu'il est la vérité même est la poésie même. Eh ! quoi c'est une païenne. Le christianisme ne l'a pas touchée, voilà sa force et sa faiblesse. Elle est de pure lignée française, voire paysanne, mais en elle aboutissent tous les raffinements d'une civilisation exténuée d'où le sentiment chrétien est supprimé. Curieux paradoxe de l'intelligence qui ignore un fait plus encore psychologique qu'historique.

J'ai dit que la femme écrivain en général, à moins qu'elle ne soit une scientifique, ne saurait parler que d'amour. C'est assez naturel ; je ne vous apprendrai pas que les jeux du sentiment et de la chair sont leur domaine triomphant et que les hommes, forcément moins subtils, plus pressés ou plus empressés, n'y apportent presque jamais cette science consommée et inconsciente qui fait d'eux les véritables victimes, d'ailleurs charmées. Mais alors que la plupart des femmes écrivains ont embelli, transformé ou faussé leur propre vérité, Colette, dédaigneuse de tout mensonge, et par-dessus tout du mensonge littéraire, se présente telle qu'elle est, se raconte, se définit et, finalement, se condamne sans indulgence. Elle peut le faire, parce qu'elle sait d'avance que son art l'absout, et qu'elle nous livre le secret d'une vie, hélas ! semblable à mille autres vies, qui est une erreur prolongée, en somme un échec, et la preuve que l'amour humain ne peut être, sous peine de faillite, un simple jeu ou la recherche d'une courte satisfaction.

Nous voici en face du complexe problème de l'amour. Colette, sans y penser, nous invite à méditer sur l'éternel débat des sexes. D'ailleurs, l'amour, — comme tous les besoins naturels des créatures vivantes, — est, en un sens, ce qui nous rapproche le plus de nos frères et de nos sœurs les bêtes, et c'est aussi ce qui le plus nous en éloigne, car pour ce qui appartient au domaine de l'esprit, les bêtes n'ont rien à y voir. Mais elles aiment et nous aimons. Elles aiment avec la régularité des saisons et jamais hors de saison. Nous, nous

avons compliqué l'amour, nous l'avons élevé, nous l'avons fait autant chose de l'esprit que de la chair, et c'est sa noblesse et c'est ce qui, par les souffrances morales qu'il suscite, le transforme en un sentiment. Néanmoins, l'aboutissement est le même chez les bêtes et nous. Le génie de l'espèce ne joue pas autrement chez nous que chez elles.

*
* * *

Il y a quelque quarante ans un auteur dont on ne parle plus guère, M. René de Planhol, publiait un livre sur *Les Utopies de l'Amour*. Il traitait son sujet avec un sérieux un peu comique. Réunir en un tableau quasi synoptique les théories et les utopies qui furent à la mode depuis trois siècles, et s'indigner avec emphase, et se préoccuper jusque des écrivains orduriers qui le blessent dans sa délicatesse et sa candeur, c'est excessif. Et si le livre nous fait sourire, le recensement auquel il procède et qu'il voudrait rattacher à une sorte de métaphysique de l'amour a, du moins, le mérite d'une récapitulation littéraire. En effet, il y eut au « xvi^e siècle les Platonisants et les Précieuses, puis les Libertins ; au xviii^e siècle, les apôtres de la Nature, les disciples de Rousseau jusqu'à Restif et au « divin marquis » ; au xix^e siècle, des toquades telles que l'Harmonie de Fourier, le Couple-Prêtre d'Enfantin, la Vierge-mère d'Auguste Comte, enfin Senancour et les préludes de l'amour romantique ». C'est beaucoup de choses, beaucoup trop de choses. Quelques-unes de ces théories sont avant tout des alibis, d'autres sont d'expression toute verbale. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la véritable philosophie ou la véritable température de l'amour à aucun âge de l'histoire ni à aucune latitude géographique. Dans une étude récente traitant du même sujet, André Maurois dit, plus raisonnablement, que si les sentiments inspirent la littérature, la littérature à son tour transforme et parfois crée

l'amour. Il ajoute que le désir sexuel, qui est à l'origine des sentiments amoureux, demeure un instinct à peu près immuable et qui change aussi peu que les corps humains, mais que les manifestations de cet instinct qui sont les manières d'aimer, varient au cours des siècles. . . C'est entendu, mais les manières d'aimer, est-ce l'amour? Grave question! En réalité, question futile! Car il y a ceci d'évident que toutes ces manifestations comportent une part d'inconscient artificiel, que ce sont là jeux en partie cérébraux et le fait d'une infime minorité d'intellectuels et de mondains, c'est-à-dire l'exception si on songe que le commun des mortels, c'est-à-dire les neuf dixièmes des hommes et des femmes aiment sans façon, tout naturellement, tout bonnement et ne font pas de l'amour une maladie, ni une vertu, ni un vice, rien d'autre que ce qu'il est, ce qu'il doit être. A la Rochefoucauld qui avait posé en maxime « que si la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour », M^{me} de la Fayette répondait : « Non, c'est qu'il y a de tout dans l'amour, de l'esprit, du cœur et du corps. » Voilà l'idéale formule. Même chez les plus humbles, les moins cultivés, les plus dépourvus de raffinement, l'amour tout en étant chose simple, participe à la fois de l'esprit, du cœur et du corps, et cela dans un équilibre spontané. On ne s'en inquiète pas, car la littérature amoureuse n'a que faire des manifestations naturelles de sentiments qui ne prêtent ni à des développements ingénieux, ni à des analyses psychologiques, et ainsi une minorité d'êtres-humains a dominé toute la littérature de l'amour et vous m'en voyez ravi puisque cela nous a valu de grands livres et de belles œuvres, puisque par là l'amour, quoi qu'on prétende, a gagné sinon en intensité, du moins en intérêt intellectuel et artistique. Mais il y a autre chose. Ceux qui ont écrit sur l'amour — romans ou analyses psychologiques — ont tenu principalement à montrer « qu'ils n'étaient pas dupes de la femme et qu'ils étaient munis de la plus féroce expérience,

qu'ils étaient capables des plus subtiles et déifiantes analyses, et qu'ils n'étaient pas incapables eux-mêmes de perversité. Ils sont pessimistes, libertins, un peu fats. Et ils nous surfont la complexité féminine pour nous faire mieux croire à leur propre profondeur et à l'étendue de leur enquête personnelle. Puis, il ne s'agit guère, chez eux, que de l'amour-maladie, — ou de l'amour-libertinage, — quelques noms qu'ils lui donnent ; bref, d'un amour dans lequel il y a toujours un principe de haine. C'est l'amour des sens à ses divers degrés, de la simple débauche à la pure folie passionnelle. A son degré supérieur, cet amour-là est « le grand amour », celui qui rend idiot et méchant, qui mène au meurtre ou au suicide, et qui n'est qu'une forme détournée et furieuse de l'égoïsme, une exaspération de l'instinct de propriété. Une créature est tout pour vous ; elle vous fait indifférent au reste du monde, parce que vous attendez d'elle des sensations uniques. Vous l'aimez comme une proie, avec l'éternelle terreur de la partager. Vous voulez être pour elle ce qu'elle est pour vous : l'univers de la sensation. Sinon, vous la haïssez en la désirant. Voilà le grand amour. La jalousie en est presque le tout (1). »

Ainsi les spécialistes de l'amour en ont fait, les uns, un prétexte à considérations sociales et philosophiques, les autres un motif pour analyses morbides ou toutes cérébrales. Mais c'étaient des hommes. La réplique féminine nous intéresse davantage et c'est l'objet de ces conférences. Nous savons donc ce que pensent et sentent les écrivains hommes, voyons un peu ce que pensent et sentent les écrivains femmes.

La digression était utile, car nous allons mieux comprendre l'intelligente Colette dont la cruelle lucidité ne fut pas le moindre tourment. Tourment de l'esprit et aussi tourment du cœur. Ses livres dont aucun n'est indifférent nous la pré-

(1) Jules Lemaitre.

sentent dans sa vérité profonde, et cette vérité-là est celle de beaucoup de femmes, de presque toutes les femmes qui possèdent, du moins, un certain degré de culture, et appartiennent au champ relativement clos de la société mondaine. Il m'arrivera de parler de Colette et de ses personnages, je ne veux pas savoir si en parlant de ses héroïnes je parlerai de Colette, ou si en parlant de Colette je penserai à ses héroïnes.

*
* * *

Tout d'abord Colette n'appartient à aucune école. Il n'est pas d'écrivain plus personnel, il n'est pas d'artiste plus rare, il n'est pas de femme plus femme. Tout cela, sans façon, avec la plus aimable simplicité. Tour à tour elle nous effraye par son intelligence et nous empoigne par sa sensibilité. Et quand, au terme de la lecture de ses livres, nous nous penchons sur elle, que voyons-nous : une tristesse sans bornes, une désolation sans limites, une longue et persistante désillusion.

Qu'il s'agisse de Claudine, le premier de ses personnages ou de Renée Nérée, héroïne palpitante, frémissante, mélancolique et désabusée, ou de ses autres personnages — peut-être est-ce une seule et même femme — c'est l'histoire d'un même échec aux péripéties multiples. Cette femme, oui toujours la même, en dépit de ses noms divers, la vie l'a déçue, je veux dire les hommes. En vérité, il était difficile qu'il en fût autrement. Les hommes, qu'ils fussent des maris ou des amants, lui ont été, malgré leur notoriété ou leur importance, bien inférieurs. Attendait-elle beaucoup d'eux ? Je le crois, bien qu'elle y mît beaucoup de bonne volonté. Mais n'était-elle pas trop clairvoyante, et n'a-t-elle pas eu tort de vouloir faire chanter « son rêve au vide de leur cœur » ? En allant au fond des choses, elle leur demandait surtout une sincérité honnête et une sage simplicité, quelque chose comme le plaisir de la chair animée par l'esprit, un abandon sans

arrière-pensée, une union sans égoïsme, et de sentir et de penser au même diapason. Le divorce qui séparera toujours l'homme de la femme, c'est que le premier peut difficilement renoncer à l'ambition et c'est que la seconde trouve dans cette ambition son pire adversaire. Mais avec Colette, ou ses héroïnes, il y a encore quelque chose de plus grave. A sa distinction naturelle d'âme et d'esprit s'opposait, sous des apparences charmantes, la vulgarité foncière des hommes qu'elles connurent, qu'elles aimèrent et dont elles s'échappèrent avec épouvante et un silencieux dégoût.

L'œuvre de Colette est considérable. Plus de trente volumes et tous d'une absolue perfection d'expression. Que nous apportent-ils? Par quoi marquent-ils leur place dans l'histoire de la littérature française? Comment nous révèlent-ils une des faces, encore inédite, du génie féminin? Si nous parcourons cette œuvre à vol d'oiseau, nous voyons qu'elle ne traite que deux sujets : la nature et l'amour. C'est-à-dire que cette femme infiniment intelligente et avertie, qui sent la nature avec tant de vivacité et analyse l'amour avec tant de justesse, dont la clairvoyance et la sensibilité auraient fait tout autant merveille si elles les avaient appliquées à des sujets d'une étendue plus vaste, s'est enfermée dans des limites modestes et s'est condamnée à une monotonie inévitable et à des répétitions. Elle nous a tout de même apporté quelque chose de nouveau : une acuité extraordinaire dans la perception des choses de la nature, le goût passionné et désenchanté des choses de l'amour.

C'est sa note personnelle, sa contribution à l'expression féminine et littéraire de la nature et de l'amour. Jusqu'à Colette les femmes qui ont écrit l'ont fait avec une inévitable subjectivité. Colette ne parle pourtant que d'elle-même et du reflet des choses sur elle, mais avec une mesure si exacte, un tact si sûr, même dans ses analyses les plus réalistes qu'elle se trouve à l'opposé de toutes les femmes qui ont écrit. Chez

ces dernières, et je pense aux plus fameuses, ce sont, la plupart du temps, cris recherchés, déclamations soignées, emphase sonorisée. Qu'elles parlent de la nature ou de l'amour, elles le font sans frein. Tout est trop beau ou trop laid, ou trop injuste, ou trop douloureux, ou trop merveilleux. Elles escaladent les cimes et s'engloutissent dans les abîmes. Et cela sent l'artifice jusque dans la sincérité. M^{me} de la Fayette, tête froide dans un cœur brûlant n'échappe pas à la sincérité artificielle. La souplesse de ses analyses n'empêche pas que les sentiments ne soient toujours extrêmes et que son célèbre roman *La Princesse de Clèves* ne soit comme glacé, une sorte d'horlogerie psychologique.

Avec Colette nous sommes tranquilles. Elle n'a souci que de vérité, fût-elle modeste, fût-elle peu reluisante. Son œil voit juste, perçoit choses, êtres, objets ou paysages, avec une exactitude qui n'appelle aucune retouche. Quelle est la femme qui, avant elle, a eu cette superbe franchise, cette audace sereine de ne rien embellir, de ne rien exagérer, de ne rien fausser? Quand on ouvre un de ses livres, n'importe lequel, quand on lit un de ses articles, quel qu'en soit le sujet, on est sans méfiance : on sait à quoi s'en tenir. On est sans méfiance et aussi sans défense. Pas de plus bel hommage rendu à un écrivain, surtout quand cet écrivain est une femme. M^{me} de Sévigné, elle aussi, écrivait très bien, avec une humeur savoureuse et des trouvailles exquises. Mais on sent bien que ses fameuses lettres qui ne s'adressaient qu'à sa fille et n'étaient lues, en leur temps, que par deux ou trois cents personnes de l'aristocratie, étaient écrites avec trop de soin et le souci évident d'étonner et de plaire. Elles étaient beaucoup trop naturelles pour être vraiment naturelles et leur mouvement endiablé et leur petit air frondeur peuvent nous charmer et c'est certainement de l'excellente littérature, mais c'est de la littérature. Ici encore Colette, par comparaison, nous apparaît comme la quintessence de la simplicité, son style est unique

par la force et la finesse, la résonance et la netteté, la musicalité et la précision, je le répète : il est unique.

Y a-t-il un style de femme et un style d'homme? N'y a-t-il pas plutôt une sensibilité de femme et une sensibilité d'homme, et le style n'est-il pas le miroir où la sensibilité se refléchit? Je laisse aux techniciens, critiques et professeurs le soin de répondre. Pour ma part, je dirai que son originalité profonde est d'avoir créé le *réalisme poétique*. Trop longtemps on a cru que la poésie et la vérité, la vérité matérielle, n'allaient pas d'accord. Les femmes surtout pensaient que cette vérité manquait de distinction et que la poésie ne pouvait s'attacher qu'à des sujets distingués. Disons-le net : la poésie fut souvent le refuge de la banalité et de la convention. Je crois que la Comtesse de Noailles, la première, ou une des toutes premières, prit son parti de s'attaquer franchement à la réalité, par exemple aux légumes, aux fruits, pour en tirer des effets poétiques. Mais en prose ou en vers, elle s'épanchait sans retenue. Un romantisme attardé gâtait ses plus beaux cris et ses épanchements. Colette, c'est autre chose. La réalité, la vérité, c'est ce qui tout d'abord la retient et bientôt la passionne. Avec les mots les plus usuels, les moins originaux, elle parvient à exprimer cette vérité et cette réalité en un style qui a la transparence du cristal. C'est la photographie fidèle des choses et pourtant quelle poésie autour! Les rêveries qui accompagnent la description physique et psychologique des sentiments et des visions sont bien des rêveries mais qui n'inventent rien, qui ne déforment rien et créent comme une buée irisée où le monde qu'elle se représente vit d'une vie plus vraie que la vie même. C'est ce que je veux appeler son *réalisme poétique*. Les choses ont une première dimension, celle qui s'offre tout d'abord à la vue et à la connaissance. Mais cette dimension n'est peut-être pas la dimension vraie, et l'esprit est plus exigeant. L'esprit pénètre la matière, l'anime et, sans la transformer, lui arrache son secret. « Ce

qui nous touche, chez Colette, c'est le choix qu'elle fait, et aussi ces « jours » que son travail ouvre dans l'étoffe vivante, les arabesques qu'ils dessinent et ce que l'on devine au travers. Une fois qu'elle a dit, sans fausse ni vraie pudeur, un petit fait, ce qui reste autour aussitôt s'anime, vibre et se presse pour nous fasciner à son tour. Et tout cela est si bien dosé, toujours si bien éclairé du bon côté, que nous voyons comme souterrainement affleurer un thème plus général, jamais exposé (1). » Ce n'est donc pas seulement une question d'écriture, mais davantage une esthétique éprouvée de la vie. Colette a-t-elle eu vraiment la volonté de ne parler exclusivement que des états de l'âme élémentaire ? « On se dit alors soi-même dans ses états d'âme élémentaire, remarque Julien Benda, genre où excellent les femmes. » Il en donne un bon exemple : « . . . J'étais là, mais indocile, désaccordée et silencieuse, à cause d'un lézard apparu et disparu magiquement, à cause d'une aigrette de lavande balancée sous un frelon formé de brun et d'orange, à cause d'un berger invisible, de l'ombre grillagée et claire, qui bougeait sous un olivier. »

Etonnante vitalité du style. Or, ce style est classique par l'ordonnance, l'organisation vivante des mots, et son mouvement logique. Mais il porte à la fois la marque de son temps, car il a des résonances plus souples, ouvre à la mélodie un chemin nouveau, et du mystère arrache, comme en se jouant, le voile. Il est temps de nous arrêter devant le style de Colette et d'essayer d'expliquer l'émotion presque charnelle éprouvée à la lecture de ses livres ? Charnelle ? Oui, et nul de ses lecteurs ne me contredira. Mais charnel dans ce qu'il a de savoureux, de musical, de sensible, et charnel surtout parce qu'il porte le signe de l'esprit. Une statue est belle, mais le corps humain est vraiment plus beau. C'est qu'il est vivant et que l'âme

(1) Jean Vaudal.

anime la chair la moins noble . . . Et puis . . . et puis le style de Colette est l'un des plus beaux miracles de la langue française, seule capable d'exprimer l'inexprimable, seule capable, malgré la prison de son étroit vocabulaire, de tirer les sons les plus merveilleux, les développements de pensée les plus fins, les analyses les plus subtiles. Langue, la plus claire du monde, la plus précise, et la seule langue, pourtant, qui sonde l'insondable de la pensée et du sentiment. Le style de Colette, c'est le génie même de l'expression. Il n'est jamais à fleur de phrase. Il est gonflé de suc délicat et de la trame des mots, sans qu'il y paraisse, débordent presque toujours des ombres à peine moins vivantes que les figures. Ecoutez cette page de Colette. Elle se trouve à Genève :

L'heure passe et je m'assoupis presque sur le banc d'embarcadère, étourdie par le tournoiement des mouettes, les moires de l'eau, le balancement des cygnes. Je n'ai envie de rien, que de toucher et de tenir fortement une de ces bêtes vivantes, chaudes sous leurs plumes où l'eau roule en perles rondes, de mettre le doigt sur leur petit cœur impétueux, et les lèvres sur leur tête lisse . . . Ou bien je voudrais me satisfaire en les peignant, si je savais peindre, en les modelant, si je sculptais ; je cherche en vain, faute d'avoir des mains qui pétrissent, qui créent, des mots pour dire le reflet de l'eau bleue au creux d'une aile blanche, ouverte ; des mots tout neufs pour rendre le gras et le soyeux d'un plumage qui défie la vague et l'averse . . . Ces faims subites du toucher, ces attendrissements nerveux au contact d'un animal suave, je sais bien que c'est la force amoureuse, inutilisée, qui déborde ; et je crois que personne ne les ressent aussi profondément qu'une vieille fille ou une femme sans enfant.

Phrases pures, presque linéaires, mais toutes chargées de cette sensualité, à la fois lourde et légère, qui est peut-être son vrai climat d'artiste, et aussi, j'en ai peur, le climat de son esprit. Voici une autre page non moins significative, et je vous

assure que je les reproduis au hasard de la main ouvrant un quelconque de ses livres. Cette fois, au-dessus de l'émotion physique et de la vérité visuelle plane une infinie mélancolie qui est encore une des caractéristiques de Colette dont les joies et les plaisirs ne sont jamais indemnes d'une secrète tristesse :

S'il me reste, de mon enfance, un rare empire sur mes pleurs, j'ai gardé aussi le don de m'émouvoir, avec une intensité que le temps diminue à peine, à certaines heures, et non pas seulement celles qui rassemblent, en bouquet irrésistible, le son d'un orchestre parfait, un clair de lune qui se mire aux buis et aux lauriers luisants, et les odeurs d'une terre où couvent l'été et l'orage. Il y a des instants de faiblesse désœuvrée, où de brefs souvenirs optiques, très anciens, des contrastes de lumière et d'ombre suffisent à entr'ouvrir un cœur qui se sèvre d'aimer. Ainsi, la clarté rose et chaude d'une fenêtre illuminée au flanc d'une maison obscure, cette oblongue clarté prolongée au dehors sur une allée de sable, ou filtrée par des feuillages noirs, signifie particulièrement, pour moi, amour, amour abrité, foyer, isolement précieux et permis... L'éblouissement, quand je quitte une nuit froide, d'une salle rayonnante, tiède et parée, n'est pas uniquement physique, je m'y épanouis brièvement, sous un impérieux plaisir d'inquiétude et d'attente, un plaisir, si je puis dire, de rendez-vous. Cela dure peu, puisque je n'attends personne.

Son œuvre offre mille pages adorables qui, malgré la gamme réduite, resteront à jamais des modèles, des chefs-d'œuvre.

Eh ! oui, nul n'égale Colette dans l'expression juste. Voir les choses comme elles sont et faire de son spectacle particulier un spectacle inimitable, non ce n'est pas un tour de force, c'est le naturel épanouissement d'une âme et d'une chair étroitement mêlées. Pour parvenir à cette plénitude de l'expression, il y a aussi le secret d'une discipline, le doux entêtement d'une volonté, un patient effort. Le style est également

une science, mais indiscernable, inexplicable, incommunicable. Et la science de Colette — facilité exquise, la plus difficile des facilités — mériterait une étude spéciale ; ce n'est pas l'objet de cette causerie. Chacun, même le moins évolué de ses lecteurs, reconnaît tout de suite que dans le domaine qu'elle a choisi personne ne la dépasse et peut-être ne l'approche. Il tire de ses livres un plaisir de l'esprit autant que des sens, et ce n'est pas le moindre mérite de Colette que se refusant à toute éloquence elle rejoint la plus haute éloquence : celle de la vérité simplement et à la fois magnifiquement stylisée. Tant de simplicité et de naturel, ce n'est pas d'habitude le propre des femmes écrivains. Colette a son lyrisme aussi, un lyrisme décanté qui tire du refoulement volontaire auquel elle l'astreint, de fines séductions, de poignants échos et, je le répète, le souterrain affleurement d'un thème toujours plus général et jamais exposé.

Elle a renouvelé la veine du génie féminin, mais je songe avec mélancolie au jugement lointain de la postérité. Admettrait-elle Colette comme un maître du langage ? La placera-t-elle à sa place, une des toutes premières ? On parle encore aujourd'hui de Marceline Desbordes-Valmore, et c'est une pauvre femme dont l'œuvre, à mon sens, est un peu au-dessous du néant. La postérité ? . . . Le plus souvent elle voit plus clair que les contemporains et revise impitoyablement ses préférences éphémères. Mais le cas de Colette est spécial. Pour nous, nous estimons que dans cent ans si on voulait indiquer à un jeune Français comment on écrivait le mieux, de la manière la plus expressive, la plus solide et à la fois la plus libre, entre 1900 et 1940, il faudrait lui mettre entre les mains, sans hésiter, un livre de Colette. Mais le style, est-ce tout ? La postérité ! Nous ne savons pas quelles seront les conditions de sa vie spirituelle, si elle aura évolué en avant ou en arrière et si sa température morale sera égale à la nôtre, supérieure ou inférieure. L'œuvre de Colette, si belle à

nos yeux, ne lui paraîtra-t-elle pas un peu étriquée quant au fond? C'est justement ici qu'on peut discuter des réserves que déjà certains formulent. Quelle est la matière de ses livres, quels sont les sujets qu'elle traite de préférence? Nous avons vu que ses deux seuls sujets sont : la nature et l'amour.

La nature, elle la comprend, elle la sent mieux que personne. La nature, c'est-à-dire la dense beauté de l'univers, elle l'aime avec sa chair et son esprit, elle la contemple avec une lucidité enflammée, et pour exprimer son émotion, son lucide enthousiasme, elle fait un usage de mots les plus discrets, et c'est cela qui est proprement extraordinaire. Les morceaux de bravoure, ce n'est pas son affaire. Dans l'abondante littérature du paysage, nous trouvons sous la plume de bien d'écrivains illustres des pages d'anthologie. Depuis Chateaubriand jusqu'à nous, c'est par milliers et milliers qu'on compte les belles pages, mais dirais-je mon sentiment sur ces écrits remarquables et justement remarquables? Ils sont trop beaux et d'une habileté qui me gêne. Les expressions sont choisies avec intention. Une harmonie exactement balancée ne laisse rien au hasard. Les épithètes sont bien à leur place et les phrases sont toujours harmonieuses. On y trouve aussi du relief et de la couleur, et il n'y a rien à redire. Pourquoi nous laissent-elles généralement froids, ces pages modèles? C'est que c'est *écrit* et que nous sentons l'effort de l'écriture, la volonté réfléchie du styliste. Colette, elle, transcrit ses visions et ses sensations avec un naturel délicieux. Elle nous dit son émotion tout bonnement, et cette sorte de bonhomie supérieure est un suprême raffinement. Elle est vraie comme la vérité et, en fin de compte, ses descriptions qui n'ont pas l'air d'être composées mais jetées au hasard de la plume, sont de l'écriture la plus naturellement recherchée, les mots qui n'ont pas l'air d'être choisis sont les plus justes, le mouvement qui n'a pas l'air d'être calculé est le seul qui convienne. Pas d'amplification, et pas de bavures! Pour ma

part, je ne place rien au-dessus de l'art descriptif de Colette. C'est la concision dans la volupté ; un plaisir aigu vous vient de ces pages, un plaisir vif à vous faire crier.

Il y aurait à écrire tout un chapitre sur la technique spontanée de Colette, mais ma tâche est forcément limitée à l'essentiel, aux lignes générales. Je dois dans le raccourci d'une heure faire le tour de Colette et de son œuvre, et il vous sera loisible de relire ses livres ; une seconde lecture vous apportera encore plus de joie que la première.

Mais je me demande, encore une fois, si la postérité se contentera de cette simplicité chargée de trésors, du réalisme poétique dont elle a trouvé la formule inoubliable ? L'art, à ce degré, est déjà une fin de soi. Or, nous sommes plus difficiles, exigeants, nous voulons qu'une œuvre suive du commencement à la fin de la vie de l'écrivain, un même sillon et qu'on puisse la situer. Il nous arrive de boudier notre meilleur plaisir au bénéfice d'un classement illusoire. Classer Colette ? Voilà qui est difficile et pour certains, hélas ! son œuvre semblera, semble déjà, d'une importance réduite. Ma crainte est qu'ayant beaucoup parlé de l'amour, elle n'en ait parlé que d'un seul point de vue et que cette raffinée n'ait traité que des manifestations de l'amour élémentaire. C'est tout de même fâcheux, car enfin si l'amour est sans doute cela, c'est autre chose aussi, et c'est certainement beaucoup plus et beaucoup mieux. Le temps me fait défaut pour une étude détaillée. Je ne retiendrai qu'un de ses livres, le plus significatif à cet égard, *L'Entrave*, ce meilleur parmi les très bons livres qui traite de la femme, à la fin de sa jeunesse, au seuil de la maturité.

*
* * *

Renée Nérée, tellement semblable à Colette qu'on ne sait s'il s'agit d'un personnage inventé, Renée Nérée dont la vie, les aventures, les joies, les tristesses, les espérances, furent celles de Colette même, a rompu avec son amant, et son cœur est en vacances, son cœur et son corps. Renée Nérée, ai-je besoin de le dire puisque c'est le reflet de Colette elle-même, est une personne vraiment attachante. Nous ne connaissons pas son image physique, à moins qu'elle n'ait le physique de Colette. Est-elle jolie, est-elle élégante? Admettons-le. Autrement eût-elle aimé avec tant de vigoureuse ardeur, et non pas un seul homme? Elle est délicieuse, dis-je, et intelligente. Peut-être est-elle un peu fantasque et ne s'attache-t-elle pas assez, même à ce qui est éphémère bien que consacrant à cet éphémère des instants profonds. Sous son air calme, réservé, rétracté même, elle est indécise. Tout en goûtant avec avidité aux joies qu'elle sait se procurer, elle reste une insatisfaite. Une personne d'une telle qualité d'esprit, ne s'est pas donnée une règle et la faute est vraisemblablement à ses premières expériences qui ne furent pas des réussites amoureuses. Elle est sortie de là déçue, mesurant, avec un mépris souriant et mélancolique, sa constante supériorité dans le duo sentimental. Mais à travers ses déceptions elle a gardé l'amour de l'amour physique en même temps que l'ivresse de la liberté reconquise. Quel usage va-t-elle faire, cette voluptueuse, de sa liberté et de sa nostalgie? Elle voyagera de-ci, de-là, regardera les paysages, rêvera au bord de la mer, étreindra d'une étreinte brûlante la nature, toute la nature. Elle le fera néanmoins, comme d'un intermède. Elle est pour le moment une *Vagabonde* — c'est justement le titre du roman auquel *L'Entrave* fait suite — une vagabonde à la recherche de... mais elle ne sait pas au juste quoi?

« Besoin de vagabondage, besoin de l'entrave, effroi et passion de la liberté, longtemps sans doute ces deux saisons de l'âme alterneront dans la vie de Renée Nérée, lui proposant deux images contraires de son rêve, également flatteuses, également illusoire (1). » La nostalgie n'aura qu'un temps. En attendant, orgueilleuse, elle se soumettra à la volonté d'un nouvel amant. Celui-ci ne sera qu'un prétexte à une extériorisation physiologique, du moins pour commencer... Il lui aura donc suffi, d'une villégiature à la mer, d'une camaraderie avec un couple d'amants dont les jeux furieux et passionnés s'étalent sous ses yeux, il suffira d'une étincelle pour que Renée accepte l'entrave de la soumission charnelle. Elle ne sait rien pourtant de ce couple de rencontre, sinon qu'il n'est guère extraordinaire, plutôt comique, même assez vulgaire, dont les coucheries sont quasi publiques. Pourtant c'est l'homme de ce couple, qui un jour en parlant avec elle de sa maîtresse, emprisonnera, sur la table, dans sa main la main de Renée... Renée fuira aussitôt, elle ira à Genève, déjà troublée, déjà consentante. Ils ne se sont rien dit, ni l'un ni l'autre n'ont songé qu'ils pourraient former un nouveau couple, et peut-être le geste initial ne fut-il qu'un geste de distraction... Il est étrange, mais non si rare, qu'il y ait souvent désaccord entre la physiologie amoureuse et la psychologie amoureuse chez un même être. La culture, la finesse ne sont pas nécessairement la condition d'un amour plus élevé, au lieu que souvent des êtres rudimentaires, frustes, sans distinction, apportent à l'amour un respect inattendu et des délicatesses étonnantes.

Le récit que Renée Nérée fait de sa liaison constitue des pages sans pareilles par la sincérité, l'analyse, la triste vérité, l'humiliante vérité... Est-ce l'amour ce contact où les corps

(1) Pierre Clarac.

seulement se recherchent, se prennent, se déprennent pour se reprendre? Est-ce l'amour ce plaisir et la recherche du plaisir seulement? Est-ce l'amour, l'amour qui n'a pour horizon qu'une chambre, pour sol qu'un lit, pour ciel qu'un plafond? Non, et Renée en fera elle-même l'aveu lorsqu'elle aura enfin... l'illusion d'aimer son amant. Un mot cruel et révélateur pourrait me dispenser de commentaires plus longs. C'est à l'instant qu'elle croit avoir trouvé l'amour, le véritable, qu'elle constate dans une interrogation assez triste que l'amour n'est tout de même pas, simplement, la facilité, l'aisance de la femme qui se met nue devant l'homme. J'ai dit qu'elle avait l'illusion d'aimer son amant. Sans doute, au fort de la passion momentanée, au comble du plaisir comme devenu le but fixe d'une vie, elle sent la fragilité de ce qui n'est que plaisir, plaisir de l'esprit, et aussi impérieux, plaisir du corps, mais cherche-t-elle dans l'amour ce qui est plus que l'amour? Renée écrira : « Mon lyrisme invétéré s'apprête à chanter l'amour... Il s'agit bien de l'Amour! Respirons, et tournons-nous vers la brève aventure. Il y a d'autres mots pour la nommer, mais je les écarte parce qu'ils sont bas, et elle n'a déjà pas tant de beauté, la pauvre!... » Écoutez ceci : « Nos corps honnêtes ont frémi, plié ensemble, et s'en souviendront au prochain contact, tandis que nos âmes s'enferment dans le même déloyal et commode silence. » Ou bien : « Je ne parle pas au nom de tout l'Amour, moi je revendique seulement ma part du... de... enfin, j'aimerais bien qu'on me laissât ce que j'ai, qui m'est si nouveau, si léger, qui me fait l'âme quiète et le teint fleuri. Les grandes tromperies, les grandes douleurs, nous savons très bien ce que c'est, nous avons connu cela comme tout le monde, en notre jeunesse de femme imparfaite... » Encore : « Nous savons déjà qu'il faut, lorsque nos esprits, ou nos consciences, s'affrontent, nous enlacer et nous taire : l'étreinte nous donne l'illusion d'être unis, et le silence nous fait croire à la paix. » ... Et aussi :

« Depuis un mois, je me donne, chaque fois qu'il veut, chaque fois que nous nous voulons. Le reste du temps que sait-il de moi? Suis-je Vénus ou la reine de Saba, pour combler rien qu'en gisant sur un lit, ce beau gars dont je reste la débitrice? » Plus loin : « L'amour est ce choc douloureux et toujours recommencé, contre une paroi qu'on ne peut rompre... » Et puis : « Le souvenir de ce lourd baiser me ployait encore en avant... Mais puisque c'est l'amour, pourquoi n'en sommes-nous pas plus heureux? » Encore : « La dignité en amour n'est pas une vertu de femme, c'est un défaut d'homme... » Enfin : « Je l'ai vu si près de moi, si bien accolé à moi dès la première rencontre, prenant pour un obstacle la limite de mon univers. Je crois que beaucoup de femmes errent d'abord comme moi, avant de reprendre leur place, qui est en deçà de l'homme... » Un autre personnage de Colette, Lola de *L'Envers du Music Hall*, s'écrie : « Je ne suis pas une princesse enchaînée, mais une chienne, une vraie chienne, au cœur de chienne. »

J'arrête ici ces rapides citations. Elles présentent une vérité trouble, elles créent le climat de l'œuvre, elles nous dépeignent une image de l'amour, la plus basse, la moins humaine, s'il est vrai que l'humain doit tendre vers une perfection sans doute impossible, mais dont il est déjà bien beau, de saisir, comme une lumière suffisante, quelques reflets. Reprocherons-nous à Colette cette obsession d'une qualité d'amour, toujours la même? Disons-nous qu'il est étrange qu'elle persiste à remuer la boue humaine, et qu'elle le fasse avec tant de délicatesse? Estimerons-nous que cette monotonie, quel que soit l'agrément de la forme, est une limite arbitraire qu'elle impose à son vif génie? Et découvrons-nous, en fin de compte, que le principal argument de cette monotonie est un argument de paresse? L'homme, partenaire de la femme, ne l'intéresse pas outre mesure. Un double mariage, l'un et l'autre décevant, des expériences également décevantes, le monde des artistes où elle a vécu ont réduit sa vision, non

en profondeur, mais en étendue. Plus tard, dans beaucoup d'années, s'il arrive — et cela arrivera — que les générations qui montent accordent à son œuvre une attention admirative pour les dons dont elle a fait un adroit usage, ils la retiendront à cause du style chargé d'intelligence et de sensibilité et ne voudront voir dans la partie consacrée à l'amour qu'un document curieux et périmé. Elle a pour excuse ce que je viens de dire, et aussi que le début du vingtième siècle fut tout de frivolité et de scepticisme. Il est remarquable que 1900 et sa facticité et son esthétisme insupportable ne l'aient pas gâtée. Mais dans sa jeunesse en fleur, elle a subi des influences dont elle devait, même en réagissant, retrouver toujours quelque chose. Cette conception de l'amour, n'est-elle pas elle-même une sorte d'évasion, l'expression d'un dégoût secret ? Ses livres ne marquent même pas un excès de sensualité car la féminité palpitante et je ne sais quel mystère de la chair, il n'est pas extraordinaire qu'ils nous fassent désirer sans cesse le plaisir inépuisable. Mais ici encore c'est chimère, et c'est un des gains émouvants de la civilisation que la formation du couple dans l'amour durable. Pour nous — et malgré nos écarts et nos péchés, malgré nos trahisons et nos oublis — nous savons que l'amour sage et profond est celui qui fixe un être auprès d'un autre et crée le lien. Il naît dans une soudaine révélation, vit dans l'inquiétude et grandit dans l'apaisement. C'est l'amour de toute l'existence avec sa douceur et sa bonne violence, celui qu'on n'explique pas, qui explique tout, et forme la trame essentielle sur laquelle court la vie elle-même avec ses reflets mobiles, l'indéfinissable amour qui se survit dans une sorte d'extase lucide. Si le bonheur du couple peut jamais être atteint, c'est ainsi, non autrement, par le sérieux de l'affection, l'égalité du plaisir et l'émulation dans la fidélité. Oui, c'est un gain de la civilisation et j'ajouterai que c'est un gain du christianisme où se réfugie tout l'essentiel de la civilisa-

tion. Or, Colette a ignoré le christianisme, non seulement le dogme, mais jusqu'à la morale dépouillée, bien entendu, des surcharges inutiles. Ses personnages se ressentent de cette carence. Il y a deux livres de Colette, *Chéri* et *La fin de Chéri*, qui sont, malgré la bassesse du sujet, parmi les plus beaux. On y sent, mais impalpable, la nostalgie d'un monde plus haut, de sentiments moins mêlés. François Mauriac, chrétien intransigeant, en souligne l'importance et la valeur. « Qui n'a lu *Chéri* et *La Fin de Chéri*, écrit-il, impossible d'imaginer une humanité plus pauvre, plus démunie, plus boueuse... et pourtant ces deux livres admirables, c'est trop peu dire qu'ils ne nous abaissent pas. » Dieu en est absent, c'est vrai, mais non pas « la misère de l'homme sans Dieu ».

*
* * *

L'égoïsme latent, supérieur, dont elle a fait une règle de l'existence, égoïsme qui se traduit jusque dans la réaction contre la souffrance d'autrui, la laideur, la misère, égoïsme qui prend la forme imprévue de la charité, et de la bonté, et de l'indulgence, cette franchise tranquille, ce cynisme délibéré, sont-ils à louer ou à critiquer? Il y a trente ans si j'avais eu à parler de Colette, j'aurais certainement fait moins de réserves et j'en aurais parlé en termes uniquement élogieux, mais aujourd'hui nos méditations à tous portent sur des idées auxquelles le commun ne s'arrêtait jamais et l'élite bien rarement. La guerre, révolution universelle, révolution morale et révolution idéologique nous a amenés à nous préoccuper de la vie sociale et du sentiment religieux, bref de l'essence même de la civilisation. Pour un temps, qu'il faut espérer très court, il n'appartient plus à personne de séparer les éléments de la vie individuelle de ceux de la vie collective. Nous nous apercevons, hélas! qu'une civilisation qui s'est préoccupée sur-tout des conflits matériels, des accords ou des désaccords

charnels, a commis une méprise tragique. Dieu — rêve ou réalité — reste la conscience du monde, car il faut toujours revenir à Lui. Dieu, le mot le plus beau, le plus chargé de sens, qui résume le meilleur de nos aspirations, le plus pur de nos rêves ! Mot humain pour exprimer le surhumain, émouvant alibi de notre faiblesse !

Colette ne l'a pas rencontré sur sa route et sa route n'a jamais rallié le chemin de Damas. Mais n'est-il pas extraordinaire qu'écrivain démunie d'idées, rebelle aux disciplines religieuses et morales, uniquement comblée de sensations, elle reste un très grand écrivain ? C'est une païenne, ai-je dit. Nous verrons surtout qu'elle est une stoïcienne. Je vous l'ai présentée au milieu du chemin de la vie, dans l'épanouissement de sa grâce de femme et dans la maîtrise de son talent. Mais déjà elle pense à la vieillesse. Elle lui consacre ses rêveries. Aux abords de la quarantaine elle se regarde un jour, sans complaisance, dans un miroir :

C'est mon visage d'autrefois que je cherche, dans ce miroir ovale saisi d'une main distraite, et non mon visage de femme, de femme jeune que sa jeunesse va bientôt quitter . . .

Enchantée encore de mon rêve, je m'étonne d'avoir changé, d'avoir vieilli pendant que je rêvais . . . D'un pinceau ému je pourrais repeindre, sur ce visage-ci, celui d'une fraîche enfant roussie de soleil, rosée de froid, des joues élastiques achevées en un menton mince, des sourcils mobiles prompts à se plisser, une bouche dont les coins rusés démentent la courte lèvre ingénue . . . Hélas, ce n'est qu'un instant. Le velours adorable du pastel ressuscité s'effrite et s'envole . . . L'eau sombre du petit miroir retient seulement mon image qui est bien pareille, toute pareille à moi, marquée de légers coups d'ongle, finement gravée aux paupières, aux coins des lèvres, entre les sourcils têtus . . . Une image qui ne sourit ni ne s'attriste, et qui murmure, pour moi seule : « Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joins pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir. Répète-toi cette

parole, non comme un cri de désespoir, mais comme un cher refrain que tu chantes en toi-même, comme le rappel d'un départ nécessaire... Regarde-toi, regarde tes paupières, tes lèvres, soulève sur tes tempes les boucles de tes cheveux : déjà tu commences à t'éloigner de ta jeunesse ; tu vas t'éloigner de ta vie, ne l'oublie pas, il faut vieillir ! Eloigne-toi lentement, lentement, sans larmes ; n'oublie rien ! Emporte ta santé, ta gaieté, ta coquetterie, le peu de bonté et de justice qui t'a rendu la vie moins amère ; n'oublie pas ! Va-t-en parée, va-t'en douce, et ne t'arrête pas le long de la route irrésistible, tu l'essaierais en vain, — puisqu'il faut vieillir ! Suis le chemin, et ne t'y couche que pour mourir. Et quand tu t'étendras en travers du vertigineux ruban ondulé, si tu n'as pas laissé derrière toi, un à un, tes cheveux en boucles, ni tes dents une à une, ni tes membres un à un usés, si la poudre éternelle n'a pas, avant ta dernière heure, sevré tes yeux de la lumière merveilleuse — si tu as, jusqu'au bout, gardé dans ta main la main amie qui te guide, couche-toi en souriant, dors heureuse, dors privilégiée . . .

Un peu plus tard, elle se demandera : « Est-ce qu'il faut vraiment renoncer à être jeune ? » Elle répondra : « Je n'en vois pas l'utilité ni même la bienséance. » Et elle se révolte gentiment lorsqu'un jeune amour d'homme s'offrira à elle : « La gêne de nos âges respectifs, de la différence d'âges ? Nous n'y songeons même pas nous autres. Nous y songeons certainement moins que fait l'homme mûr, que tout cependant autorise à afficher son amour pour de tendres jeunes filles. Si vous saviez de quel cœur léger nous acceptons, nous oublions notre *devoir d'ânesse* ! Nous y songeons juste pour nous armer de coquetterie, rechercher l'hygiène et la parure, la ruse aimable, — imposées d'ailleurs aux jeunes femmes pareillement. Il ne faut pas qu'on nous imagine, *nous autres* tremblantes et épouvantées sous la lumière d'un court avenir, mendiantes devant l'homme aimé, abîmées dans la conscience de notre état. Nous portons avec nous plus d'inconscience.

Dieu merci, de bravoure et de pureté. Qu'est-ce, pour nous autres, qu'une différence de quinze ans? Ce n'est pas avec cette bagatelle qu'on nous fait peur, lorsque nous touchons au jour de raisonner là-dessus avec une sagesse — ou une folie — digne de l'autre sexe. Je ne saurais choisir, pour l'affirmer, un meilleur temps que celui-ci où me voici toute sage, relativement veuve, douce à mes souvenirs et pleine du vœu de demeurer telle... »

Et les années passent... Elle a quarante ans, cinquante ans, et bientôt davantage. Le corps s'alourdit, ce corps léger et charmant dont elle a exhibé la souplesse sur les planches du music hall où elle pouvait tâter sa nuque du bout de ses pieds. Francis Jammes la décrit en ses beaux jours : « Voyez sa joue en pomme, ses yeux en myosotis, sa lèvre en pétale de coquelicot... » Mais il y a de cela longtemps, et Colette après la maturité accepte bravement la vieillesse qui n'atteint d'ailleurs que sa chair superficielle. L'intelligence s'affine encore, alors que déjà elle était toute finesse... Une autre, en se défaisant, aurait lutté, aurait souffert, aurait crié. Sottise, sottise ! Jour après jour, Colette assiste à l'inexorable travail du Temps. Si elle en souffre, cette amante passionnée de la vie, si elle connaît des heures de navrante nostalgie, nous n'assistons pas au duel poignant et intime. Elle se racontera en stoïcienne courageuse ayant refusé, avant le définitif déclin, au moment trouble où la femme brûle de ses dernières flammes, sans doute les plus chaudes, ayant refusé un dernier accord, le don suprême de la vie qui s'achève...

Un jour, je me verrai, écrira-t-elle, humant l'amour dans mon passé, et j'admirerai les grands troubles, les guerres, les fêtes, les solitudes... L'amer Avril, son vent févroux, son abeille prise à la glu d'un bourdon brun, son odeur d'abricotier fleuri agenouilleront devant moi le printemps lui-même tel qu'il fit irruption dans ma vie, dansant, en pleurs, insensé, meurtri à ses propres épines...

Est-ce le langage du désespoir? Rien de plus émouvant et de plus véritablement civilisé. Stoïcienne sur laquelle le christianisme projette comme par un éclairage indirect, sa douce et apaisante lumière... Elle se confesse encore : « L'avare amour ne voulait-il pas, une dernière fois, m'emplir le creux des mains d'un petit trésor racorni?... » Mais Colette est de bonne race. Elle se raidit. C'est un moment à passer. « Attendre, attendre, dit-elle, cela s'apprend à la bonne école, où s'enseigne aussi la grande élégance des mœurs. le chic suprême du savoir-décliner... »

Elles ne sont pas moins belles que les autres, les années de la vieillesse lorsqu'elles sont le prolongement apaisé des années lumineuses, et plus riches de tout leur chagrin et du goût évoqué des saveurs désormais interdites. Elles ne sont pas moins belles d'être dépouillées et de recevoir du monde, du présent comme du passé, des visions épurées. C'est encore un « trébuchant bonheur », celui d'une âme qui n'avance plus qu'avec prudence sur le chemin de la connaissance, le bonheur d'une âme sauvée. Colette ne rejoindra pas sur les sommets sublimes les heures illuminées de la révélation. Son monde à elle est autre, mais non si éloigné. C'est le monde de l'amitié, celui du commerce avec les bêtes, celui de la nature. Et quelle tenue, quel souci de dignité discrète! Elle écrira d'une plume plus ferme mais également nuancée ses plus belles pages. Elle renoncera à l'amour, à celui qu'elle connut — superficielle écume, conviendra-t-elle — elle goûtera, heure après heure, dans une résignation mélancolique et délicieuse, les instants merveilleux des jours, les heures profondes des nuits, le reflet des choses, les jeux de la lumière, la suavité des fleurs, la mélodie du vent dans les arbres, la puissante respiration de la mer, la bonne odeur de la terre labourée, les aubes blanchissantes, les crépuscules enflammés... Elle écoutera parler le silence des bêtes, ses amies. Et encore, et toujours, elle évoquera son passé, elle le verra tel qu'il fut sans

doute, mais aussi à travers le prisme d'une sage, lucide et impitoyable clairvoyance. Elle sera sans regrets. Sera-t-elle sans espérance ? Mais son espérance n'est-elle pas de pouvoir, jusqu'à la fin, jouir de la vie, de ce qu'elle peut encore offrir de pureté, de douceur et de force inoffensive ?

*
* *

Aimons-la telle qu'elle fut, et telle qu'elle évolua. C'est un très grand écrivain, un de ces écrivains que la France seule peut produire. Imaginez un auteur étranger, un auteur femme surtout, refaisant à sa façon les livres de Colette, traitant les mêmes sujets qu'elle et comme elle subjective. Ce serait du beau ! En vérité ce serait tout autre chose. Où rencontrer tant de délicatesse, tant de force cachée, tant de grâce, une telle légèreté dans la paradoxale entreprise d'analyser l'amour uniquement sensuel, de le rendre acceptable, que dis-je, de nous le rendre presque légitime ? Aussi bien, ayant relu toute son œuvre, je m'aperçois que peut-être la sensualité ne fut chez Colette qu'une forme osée, la plus frémissante, d'une sensibilité qui se cache.

La France l'a formée à son image avec ses qualités et ses défauts. Comme la France des cinquante dernières années, elle pouvait beaucoup et elle s'est contentée de peu. Mais avec ce peu bien des pays eussent été plus grands et bien des écrivains eussent été plus riches. Elle a aujourd'hui soixantedix ans. A la veille de la guerre elle écrivait avec la même verve, avec cette fluidité qui n'appartient qu'à elle. Dans Paris souillé par le barbare, Colette la civilisée connaît sa plus grande souffrance et son plus affreux dépit. De Paris elle n'a presque jamais parlé dans ses livres, mais aux heures de l'injuste pénitence que traverse la grande ville dont la beauté est faite de rien et de mille choses inanalysables, Colette doit vivre des jours de sombre détresse. Paris à ses yeux,

comme aux yeux de tous ceux qui en ont gardé l'obsédant souvenir, prend sans doute sa forme vraie et sa saveur particulière. Je la vois se promenant, fière et désolée dans les rues que la grande circulation a désertée, à l'heure tendre où le soir tombe sur la ville comme une caresse de l'ombre, je l'imagine, déambulant, douloureuse, parmi les vestiges d'un temps de bonheur léger, de fièvre intelligente et d'amitié généreuse. Je la vois se penchant sur la Seine aux courbes charmantes, captant dans ses yeux les images invisibles que reflète le miroir de ses eaux, les images invisibles et toujours vivantes d'une histoire qui n'a pas fini de nous émerveiller.

Je veux trouver dans la douleur inévitable d'une Française, d'un des meilleurs écrivains français, le signe d'une plénitude dont nous attendons, au seuil du départ vers les régions mystérieuses, que l'expression soit un nouveau trésor ajouté aux trésors de sensibilité dont le patrimoine spirituel de la France peut toujours, aux yeux du monde, faire un étalage inégalable.

Dans le cortège des femmes qui depuis dix siècles ont contribué à donner sa forme à la sensibilité française, j'en vois d'illustres, de grandes, de moins grandes, j'entends des cris magnifiques et l'écho de douleurs mélodieuses, il y a des guerrières et des artistes, des amoureuses et des mères, des saintes et des révoltées... Elles sont cent, elles sont mille. Mais du cadre de la littérature, la figure de Colette se détache très haut, très loin, figure qui n'enchantera pas nos fils de la même façon que nous, mais qui, et vous partagez, je l'espère, mon sentiment, doit être mise à part, parce qu'elle est celle d'un écrivain dont le style a atteint et peut-être dépassé la perfection. C'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est merveilleux, c'est assez...

Au terme de cette causerie je m'aperçois que si j'ai beaucoup parlé de Colette, pourtant, tout reste à dire. Ce n'est pas une heure, ce n'est pas un chapitre qu'il faut lui consacrer pour l'expliquer et la définir, mais dix causeries, mais un gros

volume. Dans son apparente unité, des complexités secrètes se révèlent à chaque instant qui surprennent le lecteur s'il est attentif à l'esprit, qui le ravissent s'il est épris de la beauté.

Et je m'aperçois aussi que j'ai un peu fait l'école buissonnière sur le chemin qui devait me mener à elle, à Colette la très française. Vous excuserez mon manque de méthode, car je vous en ai parlé en toute simplicité. Au fond je ne suis pas plus averti que vous, et là où il vous fallait un professeur infailible pour guide vous n'avez eu qu'un amateur séduit. Tout de même j'aurai atteint mon objet si j'ai su vous dire combien je l'aimais et vous faire comprendre combien elle méritait d'être aimée.

Georges DUMANI.

POÈMES.

L'ESPOIR.

*J'avais cru cependant, j'avais cru que la vie
M'attendait, rayonnante, au parvis des saisons,
Et que le tendre ami, dans la douce maison
M'aurait tendu, joyeux, la coupe de la Vie.*

*Sous un ciel assombri du manteau des orages,
Mes rêves, envolés, s'enfuirent à longs cris.
Un espoir frissonnant dans mes bras s'est blotti,
Un frêle espoir, tremblant au milieu des orages.*

*Et je m'en suis allée aux vastes champs des peines! . . .
L'amère solitude accompagne mes pas.
Des printemps ont passé, qui ne reviendront pas,
Et je m'en vais, portant la gerbe de mes peines.*

*Mais l'ombre dans mon cœur, recèle une lumière
Ainsi que dans le soir sommeille le matin.
J'attends, quand sur mon front la nuit pose sa main,
L'Aube, qui tient « Demain » dans ses bras de lumière.*

SOUVENIRS.

*Venez mes Souvenirs, ce soir mon âme est seule.
Je suis le grain soumis gémissant sous la meule,
Vous êtes le froment de mes jours disparus.
Remontons à pas lents le chemin parcouru.
Voyez, l'ombre descend, à l'ombre familière,
Et ce livre entr'ouvert est ton livre, mon frère,
Où je relis sans fin les mots que tu chantaï,
Alors qu'à tes genoux assise, j'écoutais
Tomber dans le silence apaisant la demeure,
Rythmés, graves et lents, des vers, au fil de l'heure...
— La nuit s'emplit ce soir des roses d'autrefois! —
Je regardais ton front, ta main pâle, tes doigts,
Ton visage était beau sous la lampe voilée,
Et ta voix, où passait ta peine inconsolée,
Emplissait le ciel pur de mon âme d'enfant
D'angéliques émois, de vague enchantement.
O cierge transparent, douce clarté, mon frère,
Tu vins et t'en allas... sillage de lumière...
Un ange dans son vol t'ayant tendu la main.
Et seule, je poursuis aujourd'hui le chemin,
Où ton âme a passé dans sa robe immortelle,
Cueillant des raisins d'or aux treilles éternelles.*

Céline AXÉLOS.

BALLADE DE LA QUÊTE MATINALE.

Si tôt que tu te lèves, il y a déjà sur le fleuve une barque qui hisse sa voile pour passer l'Aube d'une rive à l'autre ; des troupeaux emplissent le ciel, minarets et tours, tous les bergers d'espace sortent de l'ombre.

Si tôt que tu descendes au jardin, les étoiles échappées aux sortilèges des arbres et aux jeux des statues remontent vers le fond du ciel.

Si tôt que tu sortes, si désertes que soient les rues, sur ton chemin, comme un remords, ce mendiant qui attend devant chaque tas des portes.

Si nocturne que soit encore le silence et attentifs tes pas, voilà dans le banyan caverneux un corbeau qui croasse et, parmi l'amas gris des cases de fellahs, un enfant doucement pleure.

Si tôt que tu t'avances dans la grande plaine heureuse passe au-dessus de toi le vol pur des ibis, messagers de l'Aube vers le fellah et ses buffles attelés.

Si tôt que tu rentres à la ville, il y a, tourné vers l'Orient, un Arabe en prière et dans le jour pâle un juif qui apure des comptes ; une cloche a déjà tinté ; des couples se déprennent et rament vers des rives adverses.

Jean LE GUEVEL.

UNE VIE A TATONS

(ROMAN).

(SUITE.)

XXXI

Dès le lendemain soir, Jacqueline téléphonait à Robert que l'avocat prévoyait un dénouement aussi rapide qu'aisé. Pourvu que le mari se prêtât au jeu, tout se pouvait bâcler en quatre mois. Le subtil homme de loi recommandait uniquement aux fiancés avant la lettre de tenir secrète la reprise de leur roman et de se résigner par prudence à ne pas multiplier leurs *entrevues*.

— Tu comprends, ajouta Jacqueline rieuse, c'est la correction même. Il a dit *entrevues*, pas *rendez-vous*.

— Chérie, répondit Robert, je trouverai le courage de sacrifier le présent sur l'autel de l'avenir. Quant à publier nos intentions matrimoniales, rien ne presse. Mazade, seul à savoir, ne compte pas, et je n'éprouve guère le besoin d'informer ma chère famille. je t'avouerai même que, vis-à-vis d'elle, je considère que la seule tactique raisonnable, c'est l'attaque brusquée, la nouvelle éclatante comme une bombe trois semaines avant le mariage.

Il jugea superflu de préciser qu'il s'éviterait ainsi des mois de discussion agaçante et stérile.

Un problème plus urgent le préoccupait : la rupture avec Charlotte. Il eût été odieux d'agir cette fois avec autant de désinvolture que la précédente. . . Ne devait-il pas des égards à celle qui avait pansé sinon guéri sa blessure d'amour ? Ensuite, depuis le déjeuner manqué sur la Corniche marseillaise, il avait trop souffert pour que son égoïsme ne s'en trouvât pas déprimé.

Perplexe, indécis sur les moyens d'amortir le choc, il eut la splendide inconscience de demander conseil à Jacqueline.

Avec simplicité, il lui expliqua quelle dette de gratitude sentimentale il avait contracté envers M^{me} Crosier. La confidente fut quelque peu choquée de cet aveu saugrenu. Si elle admettait sans surprise qu'un besoin de consolation eût jeté Robert dans les bras d'une femme, si elle était sincère en admettant que cela puisse prouver un grand chagrin, elle était froissée qu'entre toutes les femmes il fût allé à Charlotte.

Ce n'était point de sa part jalousie physique mais dignité blessée. Il lui semblait qu'en retournant à Charlotte, Robert avait tenté d'effacer de sa vie jusqu'à son propre souvenir à elle, Jacqueline.

Cependant cette involontaire irritation s'apaisa lorsque son bien-aimé lui eut expliqué, — non sans réticences, soit dit à sa décharge, — que Charlotte n'avait pas tardé à se rendre compte combien peu elle l'avait reconquis. . .

D'ailleurs Jacqueline était trop noble de nature pour conseiller à Robert en tout état de cause rien qui ressemblât à une mufferie. Elle acquiesça donc à ce qu'il rompit en longueur et en douceur, même à ce qu'il promit en fin de compte de rester un bon et loyal ami.

Il soupira de soulagement. Puisqu'il n'agirait pas brutalement et qu'en outre Charlotte, d'instinct, le savait sans amour, pourquoi se mettre martel en tête ? . . « Elle est d'une énergie peu commune, elle encaissera très bien le coup » réfléchit-il en esquissant un sourire.

Jacqueline vit ce sourire et envia Robert de se sentir guéri de tout remords. C'est qu'elle avait réfléchi et qu'une grande humilité lui était venue. A ses yeux la légalité du mariage n'excusait rien. Donc de quel droit aurait-elle condamné Robert, elle qui était devenue mère sans amour?..

Elle en arriva bientôt à se croire la plus coupable. Elle frémit à songer qu'elle introduirait un intrus à leur foyer dès sa fondation. Si évolué, si moderne soit-on, on n'extirpe pas de son subconscient les principes hérités de vingt générations. Robert réussirait-il à aimer l'enfant d'Araguiza, et cet enfant ne serait-il pas étranger, inassimilable, tout imprégné d'atavisme exotique?

Hélas, le problème donnerait plus de mal que l'incident Crosier, celui-ci dût-il exiger quelques mois encore ! Jacqueline n'espère plus qu'un bonheur oppressé.

Sans doute, aujourd'hui, bien des femmes recourent-elles sans façons au gynécologue pour se soustraire à certains inconvénients. Légèreté qui s'explique puisque, grâce à l'asepsie de la clinique accueillante, leur désertion sociale ne s'ennoblit même plus d'un risque mortel... Jacqueline n'est pas de celles-là. Elle se rit des conventions de la société : une honnêteté profonde l'habite qui lui interdit d'enfreindre les lois de la nature.

Cependant la pensée ainsi ramenée aux misères de sa condition, elle ne voit plus en M^{me} Veuve Crosier, mère de deux enfants et amante malheureuse, qu'une sœur de joug, et son cœur déborde de fraternelle pitié.

XXXII

Ce fut dans la chambre d'une maison de santé aux apaisantes blancheurs que M. Robert Renouard revit M^{me} Charlotte Crosier. Elle venait de subir une opération dont elle eut

la charitable pudeur de ne lui révéler ni la nature ni les causes proches ou profondes. En dépit d'une très réelle sollicitude, son amant n'osa pas la questionner. Mais le visage émacié, l'œil voilé, le torse affaissé disaient les souffrances passées et l'épuisement actuel.

Il va de soi que Robert s'était décidé à rendre cette visite sans but intéressé, qu'il eût jugé plus qu'inconvenant, barbare, d'en profiter pour déclencher voire pour amorcer une rupture. Néanmoins il reconnut bientôt que sa seule présence renseignait Charlotte, qu'elle lisait dans son âme. D'ailleurs, dénuée d'illusions sur leur liaison agonisante, elle restait sans désir d'explications ou de reproches ; elle se laissait asservir toute par la paix contagieuse de cet accueillant asile de la douleur.

En effet si l'hôpital demeure hanté de regrets et de rancunes, même lorsqu'à la mode d'aujourd'hui il se pare d'air et de quelque verdure, c'est qu'il évoque l'atroce complication dont la misère angoisse la maladie. Mais la confortable et spacieuse maison de santé baigne dans une autre atmosphère. On y vient guérir... ou mourir tranquillement ; on s'y sent indulgent et plus encore indifférent à ce qu'on a laissé au dehors de peines et de haines ; on y apprend sans maître la philosophie du renoncement.

Qu'elle était peu semblable à la Charlotte indignée prophétisant des infortunes maritales, cette femme au détachement un peu dédaigneux ! Sans doute aussi la convalescence agit-elle comme un régénérateur sur la cicatrisation des plaies, de toutes les plaies. Bref il émanait de Charlotte une sorte de résignation courageuse.

Donc l'un et l'autre étaient bien décidés à respecter cette trêve de Dieu qu'impose — ou plutôt que devrait imposer le mal physique à nos passions et à nos intérêts. Car la vie tolère peu souvent de ces haltes pitoyables. Elle nous entraîne bon gré mal gré vers le leurre de l'avenir...

Les phrases insignifiantes, d'une neutralité contrôlée, qu'échangeaient Robert et Charlotte se trouvèrent bientôt chargées de redoutables sous-entendus.

— Si ta dépêche n'avait pas couru après moi de tissage en tissage à travers les Vosges, je serais arrivé à temps pour l'opération.

— Bah... A quoi bon !

Peu après Robert ayant déclaré :

— Je suis enchanté de te voir en si bonne voie... Je ne sais au juste quand je pourrai revenir... des voyages en perspective... Mais si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-moi signe...

Elle répondit d'une intonation lente et douce, comme déjà lointaine :

— Certes, si j'avais besoin de quelque chose je recourrais à toi, mais je ne pense pas, j'espère bien que je ne manquerai de rien.

Robert la quitta en effleurant son front d'un silencieux baiser.

Il parcourut ensuite les hauts corridors austères, le cœur battant. Même lorsqu'il va vers l'amour, et sans doute justement parce qu'il le suppose définitif, l'homme ne se sépare pas sans une lancinante émotion d'une femme qui symbolise au moins un lambeau de sa jeunesse. Car l'adieu irrévocable, Robert le sentait bien à cette heure, ce n'est pas celui qu'on se jette dans la colère, parmi les reproches et les injures peut-être, mais celui qui se devine plutôt qu'il ne s'entend, qui se dérobe dans un « au revoir » où tremble un délicat mensonge.

Un attendrissement pur de toute réminiscence sensuelle détendit sa volonté. Il y avait bien peu de chances que M^{me} Crosier lui donnât désormais signe de vie. Or, il lui était pénible de la laisser disparaître dans le remous des multitudes parisiennes. Non point qu'il eût envie de la revoir jamais, mais de

suivre de loin le cours de cette destinée à la dérive. Et soudain une idée lui sourit :

N'avais-je pas promis une bécane à son fils? . . . C'est simple correction que de la lui offrir ! Voyons, Louis doit bien venir de temps en temps d'Elbeuf à Paris. Je lui écrirai de passer déjeuner avec moi lors de son prochain voyage et nous choisirons sa bicyclette ensemble.

La conscience rassérénée, il pousse un soupir de soulagement et jette un coup d'œil sur sa montre. Quatre heures moins le quart, quarante minutes à perdre avant de rejoindre Jacqueline chez lui ! . . . Aussi, la porte cochère franchie, dédaigne-t-il les taxis à l'affût le long du trottoir pour gagner d'un pas allègre, par les rues aérées de ce quartier recueilli, la plus proche station du Métro.

XXXIII

Jacqueline, en kimono, attendait Robert devant un thé gentiment servi sur la table de la salle à manger.

— Qui a préparé tout cela, demanda-t-il, surpris et joyeux ?

— Mais ta chère bien aimée. Et elle t'invite à déguster sans plus tarder, avant qu'ils se refroidissent, les *toasts* qu'elle se flatte d'avoir réussis.

Il l'embrassa avec tendresse. M^{me} Démoulin s'était plainte tant de fois de ce que Jacqueline ne s'abaissait pas aux soins du ménage. « Pas même une infusion, elle ne daignerait la préparer » affirmait cette mère bourgeoise, un écho de désespoir dans la voix.

Pressés l'un contre l'autre, ils firent la dînette comme des amoureux de vingt ans. D'une prévenance aux aguets, ils se disputaient à qui beurrerait les tartines ou irait rechercher de l'eau chaude dans l'office. Leur amour rajeunissait ; ils en avaient oublié le passé déjà si lourd de conséquences.

Un sourire mutin adoucissant ses traits graves, Jacqueline

exposa la combinaison qui lui permettrait de se rendre libre le dimanche suivant, déjeuner et dîner. Elle conclut :

— Par exemple, nous ne mettrons pas le nez dehors ensemble. Ce serait trop risqué.

— Et combien inutile ! La brave Mademoiselle Petitpont nous préparera deux petits repas fins.

— Jamais de la vie. Ta femme de ménage, si au courant de tes vicissitudes amoureuses, serait de trop pour ma liberté d'esprit. Et puis j'entends te prouver mes talents culinaires. Tu achèteras tout ce qu'il faut et tu me laisseras me débrouiller.

— Sérieusement ?

— Sérieusement !

Bouleversé, l'âme noyée de gratitude, Robert se laissa glisser aux genoux de la jeune femme. Cette offre n'exprimait-elle pas une espèce d'abdication, d'abjuration ?.. Faire la cuisine, Jacqueline l'artiste, Jacqueline la bohème ! Robert, pour essayer de comprendre quelque chose à ce revirement, dut se répéter en pensée que d'une amoureuse tout est possible. Il en conçut une souriante fierté. Le renoncement digne, résigné de M^{me} Crosier sur son lit d'hôpital, ce renoncement qui l'avait tant ému une heure plus tôt, s'effaça de sa conscience. Hélas ! le plus écrasant sacrifice de la femme qu'on n'aime plus ne contrebalance jamais le plus léger de celle qu'on aime . . .

Cependant Robert s'illusionne un peu. Il ne se rend pas compte que la docilité toute neuve de Jacqueline est faite sans doute de beaucoup d'amour mais aussi d'un remords chaque jour grandissant. Certes, près de lui, s'oblitérent sans effort et l'univers extérieur et l'œuvre qu'accomplit sa chair. Mais les nuits solitaires sont jalonnées de réveils angoissés, où il lui semble suivre en ses organes le sourd travail de la nature. Désespérément, elle rejoint alors en sa mémoire les libres théories à la mode et les paroles mêmes dont Robert l'a

réconfortée. En dépit de ce secours, la lutte est rude. Et seule la pensée qu'elle se sacrifie aux goûts de l'aimé rassérène son sommeil. . .

Le dimanche enchantait Robert. La chère fut à la fois savoureuse et digestive. Mais c'aurait été le calomnier que d'attribuer le plus clair de sa joie à des satisfactions gastronomiques. D'abord il s'imaginait réaliser un idéal millénaire : réunir en un seul être Marthe et Marie, c'est-à-dire qu'il voyait déjà greffées sur Jacqueline toutes les vertus domestiques de Charlotte. Ensuite il s'enorgueillissait de ce que seul l'amour eût produit ce miracle, un amour dont il était l'objet.

Le souvenir d'Araguiza qu'évoquait pourtant sans répit une grossesse de quatre mois, il le sentait fondre à la chaleur de son enthousiasme. D'ailleurs, l'oubli était facilité, car Jacqueline grande et robuste, devait ignorer jusqu'à la veille de la délivrance malaise et déformation.

Robert badinait et, à en juger sur les apparences, sa fiancée se maintenait au diapason de sa joie. Leurs rires sonnaient aussi franc l'un que l'autre pendant cette journée où ils jouèrent au petit ménage. Mais en ce qui concerne Jacqueline, il y avait déjà dans ce déploiement d'allégresse une part d'artifice, d'héroïque artifice. La marche à la maternité lui devenait un calvaire moral d'autant plus suppliciant qu'elle s'interdisait de s'appuyer sur Robert pour le gravir. Pourtant jamais le désir d'une solution louche ne l'effleura. Elle adorait déjà le futur petit être que son corps concevait sans grand'peine mais qui torturait son âme. Elle pressentait qu'au sommet du calvaire l'attendrait la lutte entre ces deux sentiments primitifs et primordiaux, l'amour maternel et l'amour tout court. Conflit qui s'ébauche peut-être dans beaucoup de cœurs de femme mais qui s'y déchaîne lorsque ce n'est pas le père qu'il oppose à l'enfant.

XXXIV

Jusqu'à la délivrance de Jacqueline, Robert, si paradoxal que cela paraisse, vécut heureux, paisiblement, simplement heureux.

Les intervalles de sobre réflexion qui ponctuèrent les ivresses de la reconquête, il ne les assombrissait plus à prospecter l'avenir, en quête de doutes et de pièges. Ils étaient, comme au soir de la réconciliation, tout imprégnés de l'âpre joie du sacrifice. Pour la première fois de sa vie, peut-être, cœur et imagination se laissaient aller à leur penchant de tendresse sans subir de *veto* de sa volonté raisonnée. Cette grosseur qui eût incendié de jalousie l'âme d'un homme moins évolué, elle faisait sourdre en la sienne de fraîches voluptés.

De plus prosaïques motifs contribuaient encore à la lui rendre sympathique. Le divorce de Jacqueline avait été prononcé dès février, grâce à la complaisance d'Araguiza tenu quitte des prélèvements opérés sur la dot. Seul le classique délai de neuf mois retardait donc encore le nouveau mariage. Or la naissance de l'enfant lèverait l'interdit. Pour un esprit enclin à l'optimisme, ce gain de quelques mois constituait un valable prétexte de bien accueillir le bébé.

Quant à Jacqueline, des succès artistiques estompèrent ses scrupules et ses angoisses. Elle avait eu trois toiles sur cinq de reçues au Salon, et une exposition de ses œuvres, en genèse depuis l'époque de ses fiançailles — de ses fiançailles avec Robert — était sur le point de se réaliser. Prosper, un ancien employé de Bernheim jeune qui venait de fonder une minuscule « galerie » dans la rue Pierre I^{er}, s'offrait à faire les frais d'un petit lancement, sans autre compensation qu'un pourcentage sur les ventes hypothétiques.

— Je ne rêve pas de gagner de l'argent avec vous cette fois, loin de là, avait déclaré tout de go ce brave homme. Mais plus

tard, j'en ai la conviction, ce sera un de mes titres de gloire de vous avoir découverte. Bref, j'espère que vous me revaudrez ça lorsque vous serez célèbre.

Ainsi encouragée, Jacqueline s'était remise d'arrache-pied au travail, afin de terminer en temps voulu deux tableaux dont elle tenait à enrichir son exposition. Le souffle de l'inspiration balaya peines et soucis. Elle se sentait en verve, enrichie d'une compréhension plus pénétrante de ses modèles. Non point d'une compréhension intellectuelle, subtile d'intentions et de nuances, mais d'une compréhension triomphalement simplificatrice, ramenant tout à l'essence et à l'essentiel. De la sorte, le métier vigoureux, mâle pour ainsi dire, au lieu d'être l'esclave de la nature, en devenait le libre interprète. Les deux études, l'une de vieille paysanne, l'autre de faraud de village, se signalaient par tant de relief, de sobre intensité, que Robert en subit l'ascendant, lui qui avait toujours dédaigné la technique moderne.

En toute bonne foi, de cet épanouissement de talent, Robert diagnostiqua que Jacqueline était remise de l'épreuve épouvantable qu'avait été son union avec un goujat. Selon lui, elle avait pris son parti des conséquences, de toutes les conséquences... Un compte soldé par profits et pertes, cette histoire qu'il serait stérile et peut-être désagréable de ruminer. Maîtresse femme, Jacqueline, à son instar, meublerait désormais l'avenir de confiance et de quiétude.

La vie, bientôt, étaya son optimisme. Pris d'un gros rhume qu'aggravait une pointe de congestion, il se vit consigné à la chambre par le prudent Labrot. Jacqueline en profita pour le venir voir toutes les après-midi. Il connut la magie des soins amoureux qui transforme en idylles les maladies bénignes.

Dès qu'il put s'asseoir sans fatigue, elle commença de lui un portrait au crayon, sans grand succès d'ailleurs de son propre aveu. Elle ne s'acharna pas à rechercher une décevante ressemblance, car une recrudescence du mal la bouleversa

d'inquiétude. Elle envoya au diable ses pinceaux et négligea les préparatifs de son exposition. Les objurgations de Robert sur ce dernier point la rendirent pour une fois éloquente.

Les bras autour de son cou, fuyant son regard comme honteuse, la bouche à son oreille, elle murmura passionnément :

— Toute ma pensée est prise. Je suis morte à ce qui n'est pas toi. Ah ! mon chéri, combien c'est peu que l'art, les harmonies que nous cherchons, auprès de la santé d'un être cher ! Comme on les oublie quand on se penche pour sentir si son souffle est fiévreux encore ! Tout ce que l'on a admiré on le dédaigne, et l'on devient timide autant que la plus ignorante et simple, simple comme s'il n'existait au monde rien que *lui*, que *lui* qui souffre. L'on comprend qu'il faut être très humble en attendant que cela veuille bien finir.

Robert l'étreignit en questionnant :

— Quoi, ta peinture elle-même?..

Elle dégagea sa tête et, les yeux dans les yeux, déclara :

— Je t'assure que je ferais bien le vœu de ne plus toucher une palette, si c'était à ce prix que tu doives respirer joyeusement la vie.

XXXV

Robert guéri, Jacqueline s'occupa à nouveau de son exposition. Il ne put que trouver cela logique, puisque aucun dilemme n'obligeait la jeune femme à choisir entre sa santé à lui et son art à elle. Il réprima l'involontaire désillusion qui s'insinuait en son esprit et, en sage, lui fut reconnaissant du lyrisme sincère qui l'avait exaltée à son chevet. . .

« Bénie soit la peinture, pensait-il, si la peinture doit la distraire de sa lamentable maternité, de cette maternité dont son amour pour moi fait un martyr. »

Après deux ajournements, l'ouverture de l'exposition fut enfin fixée au 15 avril. Jacqueline eut bientôt la prescience

qu'avec cet événement en coïnciderait un autre — que le langage des cœurs qualifie par avance d'heureux. Mais jusqu'au 10 avril elle vaqua aux mille besognes préliminaires d'un *lancement* avec une vaillance allègre qui enthousiasma Robert, chaleureux admirateur des qualités de résistance au physique comme au moral. Tâche d'autant plus pénible en vérité que l'exposition est plus modeste. D'abord passer en revue ses amis et connaissances pour organiser une battue qui amènera le plus d'amateurs ou crument dit, d'acheteurs possible. Ensuite et surtout faire acte de vassalité devant la Critique. Que d'heures dans les antichambres des Revues et des Quotidiens cela représente, à l'affût d'un gros homme préoccupé et bousculé dont la compétence n'égale pas toujours l'importance. Mais lorsqu'on n'a pas les moyens de remplacer l'article de critique par la moderne note de publicité, rédigée et insérée à tant la ligne, force est de se soumettre à cette épreuve, humiliante pour le véritable artiste dont l'idéal serait d'être jugé sur sa valeur ! Hélas, une bonne presse est devenue, pour le succès, l'indispensable complément d'une bonne toile.

Jacqueline ne souffrit pourtant pas beaucoup de ces contingences. Son art l'aidait à mieux jouir de son amour, mais aussi son amour l'aidait à mieux combattre pour son art. Il l'armait d'inconscient optimisme et de joyeuse vaillance. De plus, Robert trouvait, lui, toute naturelle la nécessité de ces sollicitations. Pourquoi faudrait-il faire moins la place pour vendre un tableau qu'une pièce de drap ?..

— Tu vois bien que tu collabores avec moi, en fin de compte, ô mon bourgeois chéri, répliquait souvent la jeune femme lorsqu'il l'encourageait à tenter de nouvelles démarches.

Modeste, Robert protestait. Alors Jacqueline, en le câlinant, lui répétait qu'il n'est pas indispensable, quand on s'aime, *d'œuvrer* ensemble pour collaborer, car le bonheur fait découvrir en soi des puissances ignorées. Le bonheur ! Jacqueline le voyait alors autour d'elle, multiple et différent. Elle affir-

mais qu'il ne fallait pas se faire de lui une idée préconçue, mais lui ouvrir les bras pour le recevoir tel qu'il se présente, tel que Dieu nous l'envoie.

Peut-être était-ce la maternité prochaine qui imprégnait de plus molle tendresse l'amour de Jacqueline. Tout psychologue qu'il était, Robert ne s'en rendait pas compte et n'assombrit d'aucune ombre sa félicité. Aux bras l'un de l'autre, ils se répétaient : « Est-ce que le Bonheur *arrive* parfois? . . »

Jacqueline elle-même, en dépit des menaces tangibles de l'avenir, avait oublié que les philosophes s'accordent à déclarer qu'en tout cas le Bonheur ne dure jamais longtemps.

Ce samedi 10 avril, Jacqueline s'étant rendue libre, Robert l'avait invitée à dîner chez lui, si cette expression est juste dans le cas d'une personne qui s'installe à la cuisine pour confectionner d'irréprochables œufs brouillés et de délicats entremets.

En vain Robert, animé d'une tendre sollicitude, tente-t-il de la faire se reposer. Comme à l'accoutumée, elle raille gentiment son inquiétude et s'efforce de le rassurer en faisant preuve d'un magnifique appétit. Mais au dessert, soudain, sa figure s'altère. Pressée de questions câlines, Jacqueline finit par reconnaître qu'elle n'est pas très bien . . .

Les autres fois, elle bataillait ferme pour refuser le taxi que lui offrait Robert. Elle préférait s'engouffrer dans une des stations de Métro pour regagner le boulevard de Clichy, toute chargée qu'elle était souvent de tableaux roulés. Ce soir, elle accepte sans résistance aucune de monter dans l'auto hélée dès la porte, mais refuse pourtant à Robert devenu anxieux la permission de l'accompagner.

— Non, inutile. Il s'agit d'un malaise normal. Et je ne suis pas une femmelette. Téléphone demain matin pour avoir des nouvelles. Au revoir, mon chéri, et surtout ne te fais pas de bile.

Ils s'embrassent, puis elle repousse d'un geste ferme qui

est en même temps une caresse, la tentative qu'il esquisse encore pour se glisser près d'elle. Et l'auto démarre.

Robert s'y accroche du regard. Ce courage tranquille le ravit. Il compare Jacqueline à sa sœur qu'effraye la seule idée d'une grossesse problématique et qui songe déjà à exiger l'accouchement au chloroforme. Plus que jamais il s'enorgueillit de son choix et, en dépit de tout, s'estime privilégié d'aimer une femme comme Jacqueline et d'être aimé d'elle.

XXXVI

— Georges ! . .

— Mon cher, il est dit que je serai de toutes les solennités . . manquées de ton existence. J'étais là lorsque tu t'es presque fiancé ; j'y suis encore lorsque tu deviens presque père.

Sous l'ironie affichée des mots Robert perçoit une sollicitude. Jacqueline a accouché dans la nuit, quatre heures après l'avoir quitté. Il en a été informé le dimanche matin, par un coup de téléphone non des parents de la jeune mère mais de la directrice de la maternité privée où a eu lieu l'« heureux événement ». Sur-le-champ, il a télégraphié la nouvelle à Georges, dans un besoin d'expansion sans nulle autre issue. Et Georges, présentant la pénible étrangeté de la situation, a pris le premier train. Il surprend Robert au saut du lit, le lundi matin.

Tandis que celui-ci, la porte refermée, l'entraîne en claudiquant jusqu'au cabinet de toilette, il s'exclame, surpris :

— Mais tu boites ? . .

— Ce n'est rien. Un « coup de fouet » dans le mollet, hier, en voulant sauter dans un autobus en marche. Une mauvaise farce de mon arthritisme !

Empressé à déverser son enthousiasme, Robert conte déjà combien Jacqueline a été *splendide* de bout en bout dans l'épreuve. Elle s'était refusée à encombrer sa famille de ses

couches, et avait choisi une clinique spéciale, propre mais des plus modestes de la faubourienne rue de Tolbiac. Il va sans dire que ce dernier trait l'enchanté. Pourtant il revient vite au principal :

— Tout s'est passé le mieux du monde, paraît-il. Et en deux heures, pas une minute de plus. Quelle femme, hein ? Une vraie femme, sans contredit, saine, vigoureuse. Quant à la petite, — oui, c'est une fille — bâtie à chaux et à sable. Du reste, tu en jugeras aussitôt que moi. Je vais là-bas pour la première fois à onze heures.

— Je craindrais d'être importun.

— Jamais au grand jamais. Depuis le temps que Jacqueline meurt d'envie de faire ta connaissance!..

La raison est plausible, l'intonation sincère. Pourtant, presque malgré lui, Georges se demande si sa compagnie n'est pas pour Robert un motif d'égoïste satisfaction.

Appuyé sur une canne, le pseudo-père est prêt au départ. Son ami constate alors avec étonnement que d'énormes lunettes d'écaille — les lunettes à la mode d'ailleurs — chevauchent son nez aquilin. Il raille en douceur :

— Béquilles et bésicles!.. voilà du nouveau. Nom d'un chien ! tu vas faire figure de grand-papa.

Un confiant sourire détend les traits tirés de Robert qui murmure :

— Que m'importe ! je suis sûr que Jacqueline m'aime.

Mais il ne s'abîme pas dans le lyrisme sentimental ! Du reste la descente de l'escalier à cloche-pied l'absorbe, puis l'escalade du taxi que, prévenante, la concierge est allée chercher.

La relative solitude matinale permet au chauffeur de dévaler à grande allure la rue de Rome. Montre en main, Robert s'en réjouit :

— Je vais pouvoir travailler deux bonnes heures. Une chance, car j'ai de la besogne par-dessus la tête.

Ses affaires l'ont déjà reconquis... Au bureau, une fois Georges installé dans un fauteuil confortable, il ne s'occupera plus de lui jusqu'à onze heures moins le quart.

Mais à la seconde où la grande aiguille du réveil qui lui fait face atteint le chiffre IX, il lance, de l'impatience joyeuse dans la voix :

— Filons !

De nouveau, il lui faut de laborieux efforts pour gagner le taxi qui les emporte vers Montrouge. Installé, la jambe tant bien que mal allongée, il sourit à Georges :

— Je t'en prie, fais stopper devant le premier fleuriste venu.

Boulevard Saint-Michel, halte devant un humble kiosque. Sans descendre de voiture, Robert y choisit quelques roses assez jolies.

La course reprise, le silence ne se ponctue que de rares banalités. Robert est tendu vers l'entrevue prochaine et Georges étudie, avec l'impitoyable minutie de l'observateur, ce cas d'amour bien moderne où la logique d'une raisonnante tendresse semble vaincre la plus tyrannique tradition de la nature.

L'auto freine devant une façade à deux étages d'une méticuleuse netteté et que le voisinage de deux immeubles géants ne réussit pas à renfrogner. L'air ne manque certes pas par ici, mais c'est l'atmosphère spéciale à ces parties déshéritées de la périphérie parisienne où la brise ne souffle librement que sur des étendues sans verdure, une atmosphère salubre peut-être mais tout imprégnée d'un je ne sais quoi de triste et d'hostile.

Tandis que Georges l'aide à traverser le trottoir, Robert, insensible à la rudesse ambiante, décide :

— Jacqueline a très bien choisi.

XXXVII

D'ascenseur, point. Georges soutient Robert à l'assaut du roide escalier, puis, au premier étage, le long des corridors étriqués qui mènent à la chambre de « M^{me} Jacqueline Démoulin ». Chambre ? . . . Le mot implique une garantie d'isolement relatif. En réalité, il s'agit de cellules improvisées à l'aide de frêles cloisons de laqué blanc en partie vitrées qui constituent une protection effective contre la curiosité mais combien illusoire contre le bruit. Ce sont de véritables boîtes à résonance où l'on doit entendre, d'un lit à l'autre, au cours des veillées fiévreuses, palpiter la souffrance des femmes en gésine. Et cette cohabitation camouflée entre sœurs de douleur qui s'interdisent tout mutuel réconfort ne symbolise-t-elle pas, se demande Georges, notre « fraternelle » civilisation ? . . .

Pourtant, la porte franchie, cette désolante impression se dissipe net. Dans son étroit lit de fer, fraîche, épanouie, Jacqueline accueille ses deux visiteurs d'un sourire, et ce sourire égaye victorieusement la petite pièce, d'ailleurs fort propre, dont la fenêtre s'ouvre sur un jardinet fleuri de lilas. Près de l'accouchée, un berceau d'osier protégé d'un voile de mousseline et que sa main gauche balance moins qu'elle ne caresse. De l'autre, elle dessine un geste expressif : « Chut ! attention ! L'enfant dort . . . » Aussi, est-ce presque à la muette que Robert, après l'avoir baisée sur le front, présente sa fiancée à la fois passée et future à son meilleur ami. Celui-ci, ému, s'incline très bas devant ce bonheur maternel qui annihile la gêne d'une fausse situation.

Tour à tour Robert et Georges se penchent sur la vivante poupée dont le teint de cire se détache à peine sur la pâleur des langes. Puis la conversation s'enhardit devant ce sommeil paisible ; on n'élève pas la voix, mais les phrases s'amplifient

et s'accélérent. Jacqueline, d'un ton presque badin, donne des détails sur sa délivrance.

En rentrant chez ses parents, de légers symptômes l'avaient mise en garde. De l'antichambre, le chapeau encore sur la tête, elle téléphona à la clinique où on lui répondit qu'il était plus de prudent de venir tout de suite. La grande affaire fut de trouver un taxi, ou plutôt un taxi qui consentît à aller rue de Tolbiac, car les chauffeurs, vers minuit, ne manquent pas aux alentours de la place Blanche. Son père en avait interpellé une demi-douzaine en pure perte. « Rue de Tolbiac, pourquoi pas en Patagonie ? » répondit l'un deux. Mais, au septième, M. Démoulin eut l'adresse d'expliquer qu'il s'agissait de conduire dans une maternité une jeune femme prise des premières douleurs de l'enfantement. « Pour repeupler la France, alors je marche ! » s'exclame, jovial, l'homme au volant. Et il avait conduit son auto avec autant de moelleux que de lenteur, soucieux d'éviter à sa voyageuse la moindre secousse. Arrivée à destination, elle avait été mise au lit et tout s'était terminé en deux heures, sans encombre. Elle avait même dormi le reste de la nuit...

Cette dernière partie du récit est confirmée par la garde-malade qui vient prendre la température de Jacqueline, — pour la forme, affirme-t-elle. En effet, l'absence de fièvre dûment constatée, elle lui demande de faire le menu de son déjeuner. Puis, se tournant, sympathique, vers les deux visiteurs, elle leur déclare que rien ne les empêche de partager ce repas s'ils n'ont pas pour se faire trop maigre chère.

Quel étrange repas... et quelle heure réconfortante en dépit de l'incident survenu au dessert!

Ce fut bref, pauvre de mots, riche de sensations. Un coup frappé à la porte, un « entrez » indifférent de Jacqueline, et sur le seuil se dresse un beau brun d'une trentaine d'années. D'un coup d'œil, Robert et Georges, qui ont sur-le-champ toisé l'intrus, se confirment leur conviction commune : « Le

père!.. Araguiza!.. » L'alitée, qui ne s'est pas donné la peine de tourner la tête, déchiffre la pensée sur leurs visages. Ses joues s'empourprent; une gêne paralyse son regard, anxieux pourtant de vérifier leur hypothèse. Mais déjà, confus, au delà de toute expression, l'étourdi bat en retraite en bredouillant : « Pardon ! mille excuses ! erreur de numéro... »

Jacqueline, heureuse à nouveau, reprend avec Robert leur duo murmuré de sereine tendresse. Georges les contemple avec admiration. Un incident de ce genre est symptomatique de ce que la vie leur réserve de hasards malicieux, de sournoises malveillances. Or ils ont magnifiquement réagi, c'est-à-dire qu'ils ont stérilisé dans le germe, sans contrainte perceptible, le malentendu probable.

Le délicat philosophe ne songe plus à la médiocrité du décor, aux lunettes ou à la boiterie de Robert, ni même à ses menus défauts. Ce bourgeois irréductible, d'égoïsme ingénu, inconscient, est peut-être sur le point de réussir une dématérialisation de l'amour plus hardie que ne l'a tentée la religion catholique.

Miséricordieuse, celle-ci dispense de toute évocation sensuelle le mysticisme du trappiste ou de la carmélite, tandis que c'est face-à-face avec la conséquence toute fraîche de la charnelle étreinte que le pauvre diable doit amputer sa passion de la jalousie, de l'orgueil et du désir.

Sans doute il en est venu là un peu à son insu, par l'effet de ses propres maladresses ; il expie ses fautes... Mais quel est le beau geste humain que n'entache aucun mobile personnel, l'essor vers l'idéal qui n'a pas quelque peu pour tremplin, à défaut de l'intérêt, le remords, la vanité ou le simple désœuvrement?... Georges sent son affection pour Robert se revêtir de respect.

XXXVIII

Esclave de l'actualité, Georges repartit pour Londres le soir même. Ce fut d'ailleurs d'un cœur léger ; aucun souci ne lui restait ni sur la santé physique de Jacqueline ni sur la santé morale de Robert.

Celui-ci se trouva donc seul à représenter, le jeudi suivant, la jeune artiste au vernissage de son exposition.

Il pénétra vers quatre heures de l'après-midi dans la galerie en miniature de la rue Pierre I^{er}. M. Prosper le reçut fort cordialement et s'enquit avec un réel intérêt de l'état de sa protégée. Il n'avait jamais attendu grand'chose de cette tentative que l'absence de Jacqueline allait, de toute évidence, rendre stérile. Aussi conservait-il le sourire, en philosophe blasé sur les vicissitudes dont souffrent à l'envi peintres et marchands de tableaux. Les deux hommes visitèrent le rez-de-chaussée et grimperent à l'entresol par l'escalier en colimaçon. Cette ascension permit à Robert de constater que sa jambe fonctionnait beaucoup mieux, ce qui le rendit guilleret.

Il félicita son guide du miracle réalisé en casant, presque à leur avantage, une trentaine de toiles dans ces deux réduits. M. Prosper attira son attention sur les études les plus récentes. Justement l'un des trois visiteurs qui composaient tout le public contemplait le « faraud » de village. Un acheteur, se dit Robert, pris d'une curiosité presque émue. Hélas ! l'amateur présumé se retourna, et, désillusionné, il reconnut en lui un cousin des Démoulin, entr'aperçu chez eux l'année précédente.

M. Prosper remarqua, à peine railleur :

— Voyez !. . . Vous-même, qui ne tenez pas tant que ça au succès de votre future femme, vous n'avez pu rester indifférent devant une vente possible.

— Non, répliqua Robert en riant, mais c'est mon instinct

de commerçant qui m'a joué ce tour. Je n'ai cure de la gloire pour la femme que j'ai choisie. Au contraire, il me semble que, peut-être, le succès me déroberait un peu de sa tendresse.

Le marchand se dérida :

— Vous avez le temps de vous faire de la bile à ce propos. M^{me} Jacqueline a une nature intéressante, des dons indéniables, mais il faudrait qu'elle travaillât plus ses toiles, qu'elle creusât ses sujets, qu'elle s'acharnât à rendre ce qu'elle voit si bien...

— Vous paraissez douter qu'elle y parvienne.

— Heureuse et mère, je suis persuadé qu'elle n'en prendra pas la peine... Et comme elle aura raison ! La bataille moderne de l'Art, sachez-le, c'est si dur qu'à quelques exceptions près il faut plaindre les vainqueurs presque autant que les vaincus. Comme dans la Grande Guerre, la victoire s'achète plus cher qu'elle ne vaut.

Robert acquiesça chaleureusement. Ce monsieur Prosper lui devenait très sympathique, mais il craignait encore que Jacqueline ne fût pas d'aussi bonne composition.

Ce souci se dissipa dès sa première visite rue de Tolbiac. La jeune mère, qui donnait le sein, s'amusa fort du récit de sa désillusion devant la vente manquée.

Tout comme M. Prosper elle se rendait compte du fiasco de l'exposition, mais s'en préoccupait moins que de la santé de sa fille.

Ils devisèrent donc, gais et affectueux, indifférents aux rumeurs d'hôpital qui s'infiltraient dans la chambre. Et soudain, attirant Robert à elle, Jacqueline murmura :

— Il va falloir baptiser la petite. As-tu réfléchi à un nom ?

Il ne répondit pas, un peu gêné. Quelques semaines auparavant, il avait proposé « Juliette ». Juliette ! Ainsi s'appelait la pauvre tuberculeuse qu'il avait aimée jadis. La suggestion lui parut, maintenant, déplacée.

Jacqueline reprit :

— J'aimerais le surnom de « Yette ». . . Joli, Yette, n'est-ce pas ? . . Alors, pourquoi ne pas choisir Juliette ?

Tant de délicatesse bouleversa Robert dont les yeux se voilèrent de larmes. Jacqueline connaissait, — il les lui avait avoués dans un jour d'expansion, — ses torts envers Juliette. Par ce besoin de logique sèche, de précision commerciale qui le possédait, il s'était refusé à parer de mensonges consolateurs la trop lente agonie de l'amoureuse. . . Il lui avait démontré l'inéluctabilité d'une rupture, angoissant et sans doute aussi précipitant sa fin. . .

Que cette petite à laquelle il devait tenir lieu de père portât le nom de Juliette, n'était-ce pas comme une absolution détournée qui dissiperait l'obscur remords de ses heures de dépression !

Il remercia Jacqueline d'une douce, d'une chaste étreinte. Leurs âmes se fondirent dans une tendresse compréhensive. Ils se sentaient plus proches du bonheur que lors de la première possession fougueuse sur le divan de l'atelier. Ils s'absolvaient réciproquement de leurs fautes passées. . . et aussi de leurs durables imperfections, prêts, chacun, à toutes les concessions, voire à beaucoup de sacrifices pour la joie ou la tranquillité de l'autre. N'est-ce pas, entre humains, le commencement de toute félicité autant que de toute sagesse ?

XXXIX

L'imminence de leur mariage compliqua de nouveau l'entente entre les deux amoureux. Si affranchis qu'ils se sentissent, ce mariage n'en posait pas moins un problème social, un problème où leurs parents faisaient figure de données essentielles.

Robert ne se leurrait pas sur les dispositions des siens et ne tenait point à rejouer avec son père une scène aussi déplo-

rable que l'avait été la défense conjointe de Charlotte et de Jacqueline. Décidé à agir avec diplomatie, il envoya en ambassade son ami, le docteur Labrot. Le brave homme eut pour mission d'exposer aux époux Renouard que s'ils se refusaient à assister à la noce et à recevoir leur bru, par voie de légitimes représailles leur fils cesserait de leur rendre visite. Était-il décent qu'il mît les pieds dans une maison où sa femme ne serait pas au minimum tolérée? Le plénipotentiaire se heurta à un silencieux entêtement. Pourtant, fidèle aux instructions reçues, il mitigea l'*ultimatum* en déclarant que, sur le terrain neutre de son magasin du Sentier, Robert accueillerait toujours ses père et mère avec plaisir.

C'était ménager l'avenir, mais le présent froissa Jacqueline. En dernier ressort, elle plaida en personne sa cause auprès de ses futurs beaux-parents. Ils ne daignèrent même pas lui accuser réception de sa très noble et très émouvante lettre. Elle en eut un crève-cœur.

D'autre part, Robert et M. Démoulin s'étaient affrontés à propos du contrat de mariage. Le fiancé insistait tout autant que naguère sur la séparation de biens. Comme il l'écrivit non sans fierté à Georges, le contrat qu'il imposait n'était pas moins scruté dans ses termes que l'acte d'association signé autrefois avec son propre père. Il ajoutait textuellement : « Je suis la méfiance même, et plus j'avance dans la vie, plus j'ai lieu de m'en féliciter. »

Quant à M^{me} Démoulin, l'hostilité des Renouard avait entraîné la sienne. Le mariage ne serait plus la réhabilitation bourgeoise qu'elle espérait si sa fille n'était pas conduite à l'autel par le beau-père en personne. Alors à quoi bon accepter pour gendre un aussi irritant original.

D'instinct Robert et Jacqueline s'efforcèrent de précipiter la célébration. La première sortie de Jacqueline fut une visite à la mairie du IX^e arrondissement. Robert et elle, munis des papiers traditionnels, se rendirent au bureau de l'état civil

afin de faire publier les bans. Une déception les y guettait.

Hélas ! l'avoué de l'ex-Madame Araguiza avait négligé une notification indispensable et leur union se trouvait remise à l'automne. Un employé, impassible à force d'hébétude, le leur démontra.

Dehors, dans la rue pimpante de printemps, Jacqueline réprima avec peine une crise de larmes. En vain l'aimé opposait-il à ce débordement de pessimisme la digue d'une solide logique : Puisqu'ils en avaient tant vu, tous les deux, qu'ils s'étaient si douloureusement attesté leur amour, une attente de quelques mois n'était pas épreuve à redouter. Un peu de patience, de philosophie et tout irait pour le mieux.

Sur le moment Jacqueline acquiesça... si c'est acquiescer que de prononcer des paroles démenties par l'intonation. Robert se contenta pourtant de ce semblant de victoire. Qu'avait-il à craindre, en somme ? Leur attachement ne souffrait pas de doute et l'argent, gage moderne de l'indépendance, ne lui manquait pas. Une fois de plus il méprisa les impondérables.

Il ne se rendit compte de son erreur que peu à peu. Jacqueline d'un lent, d'un insensible recul, lui échappait. De multiples influences jouaient sur sa sensibilité. Monsieur et Madame Démoulin, patient acharnement quotidien, savaient le prestige de l'aimé, infatigable à passer ses défauts au microscope désenchanteur de l'observation. Mais son plus dangereux adversaire restait l'amour maternel.

La tendresse que Robert témoignait à Yette se révélait un peu forcée aux yeux soupçonneux de la jeune femme. Quoi de plus humain ?.. Il était désireux de s'attacher à cette enfant, il aurait pu juger que l'habitude et le dévouement tisseraient à la longue de lui à elle, des liens à toute épreuve. Mais comment, de but en blanc, vibrer d'affection devant cette petite masse de chair encore quasi inconsciente ?.. Sans doute, un père authentique aussi reste parfois assez indifférent devant

sa progéniture jusqu'à l'éveil de l'intelligence. En ce cas, la mère, confiante en la loi de la nature, ne s'alarme point, elle fait crédit à l'avenir. Comment Jacqueline, quel que fût son amour pour Robert, aurait-elle goûté une telle tranquillité? Robert reconnaissait maintenant la difficulté de la gageure qu'il avait tentée. En dépit de l'évolution proclamée et même accomplie de notre morale, on n'opère pas un virement de paternité avec la même aisance qu'un virement de fonds.

(à suivre.)

Gaston BERTHEY.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Marcel Proust, vu par LÉON GUICHARD.

Voici vingt-trois ans que le Prix Goncourt a couronné les *Jeunes Filles en Fleurs* et vingt ans que Marcel Proust est mort, à la fin de décembre 1922.

Est-ce seulement la flamme du souvenir que va ranimer cet anniversaire? Comment ne pas reconnaître à certains indices qu'un renouveau d'intérêt s'attache aujourd'hui à la personne et à l'œuvre de Proust? Un an avant cette guerre, certains hebdomadaires français ne parlaient-ils pas d'injustices à réparer envers l'auteur d'*A la recherche du Temps perdu*? Et dans une préface qui fit quelque bruit, celle des *Enfants Aveugles* de Bruno Gay-Lussac, M. François Mauriac n'affirmait-il pas une fois de plus son admiration pour Proust? « Si l'on me demandait la qualité qui me frappe le plus en lui, écrit-il, je répondrais d'abord : « le scrupule », parce que dans son œuvre immense, nous aurions peine à trouver un seul trait qui ne corresponde à une connaissance par le dedans. » Voilà qui recoupe l'opinion de M. Henri Massis, et son ébauche de jugement. Dans son *Drame de Marcel Proust*, si compréhensif quoique sévère, il semble faire le portrait « clinique » du romancier pour nous montrer que la faiblesse de son œuvre s'explique par le manque de foi. « Plus qu'une autre, écrit-il, cette investigation des forces ténébreuses que chacun porte en soi exige la claire vision de son essence. » Mais n'en déplaît à M. Massis, n'est-il pas logique qu'un écrivain, tel que Proust, qui se sent à tout instant hors la loi de nature, ait trouvé la seule évasion possible dans un autre univers

qui lui est particulier, son « monde individuel » dont il trouve les secrets dans le Temps perdu et retrouvé, à la fois revécu et imaginé ? Et cette évasion n'est pas seulement une revanche que M. Massis nous décrit avec tant de ferveur apitoyée ; elle est aussi une recherche, celle d'une vérité qui ne se donne jamais à nous définitivement, que sans cesse il nous faut retrouver et reconquérir puisqu'elle implique le respect d'un absolu qu'on ne peut capter par de simples formules.

Malheureusement, le milieu social où évoluait Proust et qui devait être pour lui une si précieuse source d'observation psychologique ne l'a guère pris au sérieux. Est-ce parce que son amour de l'art était trop raffiné et désintéressé aux yeux de ses lecteurs du *Figaro*, qu'on le considérait surtout comme un oisif et un mondain ? Rien n'est pourtant plus injuste. Et quand parut, en 1913, *Du côté de chez Swann*, le premier volume d'une grande œuvre, les circonstances n'étaient pas plus favorables, mais Proust qui écrivait alors par vocation avait foi en la nécessité de sa longue et minutieuse enquête. Il surmonta tous les obstacles pour la mener à bonne fin. La gloire ou plutôt la satisfaction dont il avait rêvé, celle de se « réaliser », comme il disait, dans une œuvre littéraire, marquée au sceau du Temps, il put la goûter avant de s'éteindre. Elle ne lui sera pas retirée.

D'autre part, si l'on a pu trouver quelque contraste entre ses premiers essais de jeunesse, *Les Plaisirs et les Jours*, y compris les *Confessions d'une jeune fille*, qu'aimait tant André Gide, et la *Recherche du Temps perdu*, je me demande parfois si cet écart n'est pas dû aux prolongements refoulés d'aspirations ardentes qui ne purent s'exprimer dans la conscience de Proust, à certaines heures sombres de sa vie. Sa vision d'un enfer où glissent tant de fantômes, si vite mis à nu et disséqués, ne serait-elle pas l'image même de son âme scrupuleuse et tourmentée qu'il ne cesse de pourchasser à travers le dédale de son œuvre, créatrice ? Et ces éclairs si vite éteints, n'est-ce pas dans les paradis de l'imagination qu'ils sont allés survivre ? Ainsi en est-il de certaines vocations mystiques ou poétiques. Ainsi en est-il peut-être du drame intérieur qui se joue dans l'âme et dans l'œuvre de Marcel Proust.

*
* *

Les études sur Proust sont déjà nombreuses, entre autres celles de Crémieux, de Seillières, de Pommier, de Fernandez ; l'*Amitié de Proust*, écrite avec ferveur par Georges Cattaoui ; les *Lectures de Proust*, d'une analyse si pénétrante, par Léon-Pierre Quint. Et voici, publiées en 1942, les *Sept études sur Marcel Proust*, de Léon Guichard (1). Et coïncidence curieuse, en même temps que paraissaient à Lausanne les *Morceaux choisis de Proust*, édités par la « Guilde du Livre », M. Guichard, sans les connaître, choisissait à peu près les mêmes textes pour illustrer ses causeries publiques à l'Université du Caire. Quel grand service il vient de rendre à d'innombrables lecteurs, effarouchés d'abord par l'apparence trop compacte d'un roman-fleuve, qui coule à travers seize volumes, ignorant presque le barrage des chapitres, l'arrêt reposant des alinéas, et qui entraîne dans les remous du souvenir l'immense courant de toute une vie, avec sa tragédie, ses chagrins et ses farces, ses décors, ses acteurs, ses figurants, le fond trouble de ses passions, la pointe éthérée de ses rêves !

Sans s'attarder comme Henri Massis et d'autres à l'anamnèse du jeune Proust, à son « non-conformisme » psycho-physique ou à ses prétendues tendances mystiques, si Léon Guichard passe comme chat sur braise par-dessus tant de questions brûlantes, c'est qu'il a limité son sujet pour faire œuvre de critique et non pas de psychiatre. En présence des phénomènes de « reconnaissance » et de mémoire inconsciente, décrits par Proust, il lui importe beaucoup plus d'en faire le commentaire littéraire que l'analyse psychologique. Et cette exégèse, dépourvue de théories et d'artifices, basée sur des textes précis, écrite en une langue très claire, permet à l'auteur d'interpréter le plus objectivement possible, les thèmes essentiels de l'œuvre de Proust, sa peinture des milieux mondains, ses expériences décevantes de l'amour, sa « réalisation » intérieure par le moyen de l'art.

(1) Éd. *Horus*, Le Caire.

Le monde, l'amour et l'art.

Que Proust ait chéri le « monde », qu'il ait flairé avec curiosité, parfois avec cruauté, le parfum et l'intimité des femmes à la mode cela ne fait aucun doute, « pourquoi m'inviter avec Porto-Riche ? disait-il, j'aimerais bien mieux à rencontrer M^{lle} d'Hinnisdal » ; mais qu'il ait été, comme on l'a prétendu, un grand snob, ce dandy « gris perle et noir » dont parlait Paul Morand, voilà ce que M. Guichard ne peut admettre, si l'on entend par snobisme cette admiration factice et sotte pour tout ce qui est en vogue. Que le jeune Proust ait eu du plaisir à fréquenter le « monde » parce qu'il y trouvait, du moins au début, plus de nouveauté, plus de stimulation cérébrale ou sentimentale, soit, dira Léon Guichard, mais ce n'est pas là, à purement parler, être un snob. Et l'auteur insiste sur le snobisme « imaginaire » et « poétique », tel que l'entendait Marcel Proust. « C'est par sa grand'mère, amie d'enfance de M^{me} de Villeparisis, écrit-il, que le narrateur d'*A la Recherche du Temps perdu* put franchir, comme sur les ailes d'un oiseau fabuleux, « des distances sociales infinies », en pénétrant dans le milieu si altier et si fermé des Guermantes ». Il suffit de lire : « La soirée chez M^{me} de Sainte-Euverte » et le « Gala de l'Opéra » (deux morceaux choisis par la Guilde), pour voir où ce snobisme-là peut mener un grand artiste, à quelle étude des ressorts sociaux, et aussi à quelle transposition de la réalité sur le plan de la poésie, à quelle floraison de « tout un printemps social ». Le seul mot de fête prenait pour Proust, comme pour M. de Charlus, le sens « luxueux, curieux, qu'il peut avoir si cette fête est donnée, non chez des gens du monde, mais dans un tableau de Carpaccio ou de Véronèse ». On mesure par là ce qui sépare Proust des peintres habituels de la vie mondaine. Au lieu de l'aveugler, son éblouissement l'éclaire et l'illumine, si bien qu'une simple assemblée de valets de pied dans une antichambre, devient sous sa plume une fresque de la Renaissance. Une soirée de bienfaisance à l'Opéra, une apothéose mythologique où dieux et déesses nous laissent entrevoir quelques instants de leur existence olympienne.

La belle scène où le duc et la duchesse de Guermantes vont partir pour dîner en ville permet à M. Guichard, exégète conscien-

cieux qui serre de près les textes, de noter « tout l'égoïsme, le sans-gêne, la frivolité, les mensonges et même la cruauté inconsciente des gens du monde ». Et ailleurs, « si les changements continus, les regroupements qui s'accomplissent dans la société, les reclassements des valeurs mondaines intéressent Marcel Proust, c'est qu'ils sont comme ceux des individus un effet du temps, dont l'idée s'imposait à lui avec tant de force ».

Du côté de chez Swann et du côté de Guermantes. Non seulement deux paysages, mais deux mondes très différents, celui de la riche bourgeoisie et celui de la haute aristocratie. Et le passage d'un monde à l'autre, que le jeune Marcel considérait d'abord comme impossible, est aussi aisé que celui du paysage de plaine au paysage de rivière. Partis d'une sorte de bohème cossue, les Verdurin sont en train, par l'élan de leur ambition cachée, mais aussi par la force des choses, d'atteindre au vrai « monde », puisque M^{me} Verdurin deviendra enfin, au dernier volume, princesse de Guermantes. La « Raspelière », écrite sur le ton de la comédie, marque le centre de cette parabole mondaine. Et dans le *Temps retrouvé*, quand Gilberte Swann sera devenue marquise de Saint-Loup, grâce à ses cent millions de dot, et que d'autre part, le narrateur, invité chez les Guermantes, nous fera mesurer tout le temps écoulé, en décrivant leur déchéance physique et sociale ainsi que celle de leur frère, le baron de Charlus, « en ce qui concerne le monde, conclut M. Guichard, ce sera le récit d'une immense désillusion ».

*
* *

Dans *Intermittences du cœur* (que cite la Guilde), nous trouvons illustrée une des grandes idées proustiennes, à savoir que rien n'est définitif, qu'aucune émotion n'existe à l'état pur, que l'amour ou l'indifférence, l'amour ou la haine, cohabitent dans le même cœur, et pour le même objet. L'existence et la durée de nos sentiments sont déterminées par des causes fortuites et externes (presque toujours à base de souvenir) ou si profondément cachées dans notre vie subconsciente que nous les ignorons. « Tout comme il nous montre des personnages essentiel-

lement mobiles dans leur caractère, écrit M. Guichard, toujours en transformation, en opposition avec eux-mêmes, Marcel Proust a saisi et reproduit dans son œuvre le glissement perpétuel du temps, des idées et des êtres. » Tout change puisque tout vit et que la mort seule est immobile ; la situation d'une duchesse, la « cote » d'un chef-d'œuvre, la douleur que nous cause ou cesse de nous causer la perte de ce que nous aimons le plus.

« La regarder dormir » que ne cite pas M. Guichard, n'est qu'un « nu » de femme, mais quel repos charmant dans l'histoire d'Albertine et dans la longue étude de l'amour dont cette histoire est le prétexte. Cet amour sans bonté et sans tendresse, tel que le conçoit et le décrit Proust ; cet insatiable amour de tête que la possession (« où l'on ne possède rien ») laisse inassouvi et dont les « catleyas » d'Odette sont un rite aussi nécessaire que décevant et dépourvu de joie ; cet amour sans amour, si replié sur lui-même qu'il n'espère, peut-être ne désire aucun retour. Regardez-la dormir, elle ne sera que trop tôt réveillée. « Son sommeil au bord duquel je rêvais, avec une fraîche volupté dont je ne me fusse jamais lassé et que j'eusse pu goûter indéfiniment, c'était pour moi tout un paysage... où les branches bougent à peine, où étendu sur le sable, l'on écouterait sans fin se briser le reflux. » « Faut-il que les êtres soient capables de nous faire beaucoup souffrir pour que dans les heures de rémission, ils nous procurent ce même calme apaisant que la nature. »

A l'encontre de M. Paul Souday, qui considérait *Un amour de Swann* comme un épisode inutile, M. Guichard prétend, la main sur les textes, que cette première passion de Swann pour Odette est la préfiguration de toutes les autres passions du roman, celle de Marcel pour Albertine, de Saint-Loup pour Rachel, de Charlus pour Morel. « De plus, écrit-il, comme l'a fait observer Proust, c'est la scène de Montjouvain (entre M^{lle} Vinteuil et son amie), racontée dans le premier volume de *Swann*, qui est le support d'un fragment très important de l'ouvrage puisqu'elle commande l'atroce jalousie de Marcel, sa torture en face de l'énigme que restent pour lui les mœurs d'Albertine, et puisqu'elle amène — par une préparation soigneusement méditée — cette magnifique étude des souffrances de l'amour, qui se déve-

loppe dans les quatre volumes de la *Prisonnière* et d'*Albertine disparue*. Amours de désaccord, de mensonge, de fuite et de fièvre ! Amours instables que crée et modifie l'imagination souveraine ! Amours qui meurent dans l'âme de ceux qui aiment ! La volonté est impuissante à réagir : « Aimer est un mauvais sort, écrit Proust, comme ceux qu'il y a dans les contes, contre quoi on ne peut rien jusqu'à ce que l'enchantement ait cessé. » Et M. Guichard de conclure : « L'amour proustien, inquisiteur et jaloux est un amour de tragédie, sans autre tragédie que lui-même. » Mais lorsque le narrateur y réfléchit, après la disparition d'Albertine, « cet amour reste quand même l'enfant divin qui transfigurait tout ».

*
* *

On sait que Marcel Proust avait consacré plusieurs années de sa vie à lire et à traduire Ruskin, spécialement la *Bible d'Amiens*, qui parut en 1904. N'alla-t-il pas exprès à la cathédrale de Rouen pour reconnaître dans le fouillis de son portail un petit homme de pierre à qui le maître avait prêté une intention sublime ? Ruskin cherchant dans l'œuvre d'art les nuances d'âme du temps fut un inspirateur essentiel de Proust. La leçon de Ruskin que l'amour universel s'exprime partout, jusque dans l'idée la plus fugitive, la pierre la plus effritée, a été l'occasion du pèlerinage spirituel, entrepris par Proust, vers les terres saintes du souvenir.

Si Proust diffère de Ruskin par sa conception de l'esthétique biblique, comme l'a fort bien vu M. Guichard qui parle d'« émotion — non religieuse — purement humaine », là où les deux écrivains se rencontrent le mieux, c'est dans l'abondance de leur miraculeuse mémoire, qui leur permet d'entendre dans un coquillage, non point seulement les psaumes de l'océan, mais les sérénades d'un hall d'hôtel et jusqu'aux clapotis d'une conscience. La richesse de leurs sensations visuelles, de leur sensibilité affective, de leur imagination créatrice, leur permet cette transfiguration esthétique — et artistique — du réel, dont l'œuvre de Proust nous offre tant d'exemples. Son chauffeur encapuchonné ? Un pèlerin du Moyen-Âge ! Une servante au regard tendre ? La

« Charité » peinte par Giotto ! Un groupe d'enfants blonds ? Les anges d'une Nativité ! « A Venise, écrit-il, bien après le coucher du soleil, j'ai vu grâce à l'écho, invisible pourtant, d'une dernière note de lumière sur les canaux, comme par l'effet de quelque pédale optique, les reflets des palais déroulés en velours plus noir sur le gris crépusculaire des eaux. »

Quand Marcel Proust parle « du monde qui n'a pas été créé une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu », il entend son monde intérieur qui lui est propre, son univers intime, son domaine sacré — de l'esprit, des couleurs, des formes et des sons — d'où il émet pour nous son message. « C'est ici, écrit M. Guichard, que le thème de l'art rejoint le thème de la vocation », s'il est vrai que la fonction de l'art est d'exprimer, de « réaliser », selon le mot de Proust, le monde individuel que chacun porte en soi. Et pour dépeindre sa vie sans la raconter, la retrouvant dans sa mémoire et la créant à nouveau dans son roman, Marcel Proust s'est imposé, par scrupule autant que par tempérament, cette manière de rédiger qu'on lui a si souvent reprochée, par grandes pages serrées et sans air, mais correspondant exactement à l'ampleur de son introspection, aux nombreux rapprochements que lui suggèrent ses souvenirs.

Dans le salon des Verdurin ou des Guermantes, le narrateur ne s'intéresse aux réactions superficielles des invités qu'après avoir sondé le fond trouble de leurs secrètes dispositions. C'est quand il explore les recoins les plus cachés de l'âme humaine que sa phrase si difficile parfois à déchiffrer, avec ses nombreuses reprises, se moule le mieux sur sa façon de penser et que son style paraît — sinon le plus agréable — du moins le plus original.

Et pourtant cette phrase de Proust, toute chargée d'« incidences », si lourdes de sens, cette phrase substantielle, sinueuse et logique tant qu'elle reste explicative, « cette phrase si longue et sans cadences, écrit Léon Guichard, et qui n'est jamais oratoire bien qu'elle gagne à être lue à haute voix », peut devenir soudain, dans le style descriptif, aussi harmonieuse et fluide que la poésie même. « Le reflet des lampes qui se sont éteintes et l'odeur des charmilles qui ne fleuriront plus. » Les effets du soleil sur la pierre, les beaux couplets sur les pigeons ou sur

Odettes aux Champs-Élysées. Et avec quelle virtuosité, constate encore M. Guichard, le narrateur passe parfois d'un registre à l'autre, mêlant « les remarques psychologiques les plus fines à la sensibilité la plus exquise et à l'humour le plus amusé ».

Il suffit, en effet, de circonstances fortuites, parfois drôles, souvent minimes, pour que remontent du fond de l'inconscient certains moments de notre passé qu'on croyait à jamais disparus. Ainsi dans le dernier volume de Proust, le narrateur du *Temps retrouvé* doit au simple heurt d'une cuillère contre une assiette, cette sensation de félicité qu'il éprouve au rappel involontaire de souvenirs oubliés. Ailleurs, le son d'un fifre entendu à Paris le reporte au Doncières de sa jeunesse, et, plus loin encore dans le passé, la saveur d'une madeleine trempée dans du thé, lui rend tout le bonheur perdu de son enfance à Combray, lorsqu'il essayait de surprendre le secret des trois arbres de Meséglise et des trois clochers de Martinville — de soustraire « aux contingences du temps » l'essence même des êtres et des choses, comme s'il avait eu déjà l'intuition que son œuvre tout entière devait tendre à retrouver cet éclair unique où se conjoignent, dans l'instant qui n'a pas de durée, le temps et l'éternité.

Et quand plus tard, au sortir d'une dernière fête, il comprendra ce qu'il lui reste à faire avant de mourir, il s'isolera du monde pour recréer dans une œuvre d'art tout ce que la vie aura déposé au fond de lui-même.

Dans son appartement de la rue Hamelin, il s'enfermera pour y soigner son asthme, derrière les rideaux tirés nuit et jour sur des fenêtres à jamais closes. Dans sa chambre de malade, toute tapissée de liège, encombrée de papiers et de manuscrits, il recevra encore quelques rares visiteurs, avec des grâces mondaines d'autrefois, leur offrant même du caviar et du champagne. Et devant le portrait du jeune Proust à l'orchidée, il achèvera avec sa vie et au prix de sa vie — comme le plus beau diamant taillé par un orfèvre — ce prodigieux roman à mille facettes, qui doit rester, quelque défaveur ou il puisse tomber pour un temps, selon le jeu même des lois proustiennes, un des chefs-d'œuvre littéraires de notre siècle.

Jean DUPERTUIS.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
AMIN (Chaker), <i>Symphonie nocturne</i>	366
ARCACHE (Jeanne), <i>Une lettre</i>	48
AXÉLOS (Céline), <i>Poèmes</i>	564
BERTHEY (Gaston), <i>Une vie à tâtons.</i> 271, 373, 468, 510,	567
BRUNEL (D ^r André), <i>Le suicide de cheikh Gamo</i>	369
— <i>Troubadours kurdes.</i>	129
FARÈS (Bishr), <i>On dirait un conte</i>	301
FAROUK (H. Jémil), <i>La dame au piano</i>	462
GOAR (Lilian), <i>Une histoire de fou</i>	65
JERGATH (Arsène), <i>Suite à la Sonate à Haïgouche</i>	144
LE GUEVEL (Jean), <i>Ballade de la quête matinale</i>	566
MAZHAR (Hassan), <i>Le chapelet aux grains de couleurs</i> ...	307, 439, 510
TAHA HUSSEIN (Claude), <i>Danaé</i>	330
TEWFIK EL-HAKIM, <i>Le messenger de la mort</i>	226
THORN (Godfrey C.), <i>Scènes d'Égypte</i>	236

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

BRUNEL (D ^r André), <i>La médecine égyptienne au temps des Pharaons</i>	265
DELPY (Louis), <i>Monsieur Pasteur, Français</i>	353
DRIOTON (Étienne), <i>Le nationalisme au temps des Pharaons.</i>	427
— <i>Le temple égyptien</i>	132
DUMANI (Georges), <i>Colette</i>	534
ESSARDS (Bernard des), <i>L'entrée de la Toscane dans l'unité italienne</i>	69, 169

	Pages.
FOCILLON (Henri),	<i>Fonction universelle de la France</i> 343
JOURNIAC (André),	<i>Le problème de l'artisanat</i> 146
JUNGFLEISCH (M.),	<i>Réflexions sur un congrès</i> 499
LOTTE (D ^r),	<i>Le monde merveilleux des araignées</i> . . . 1, 151
MARCOU (M.),	<i>L'échec du pacte balkanique</i> 101
MINOST (Émile),	<i>La technique et l'esprit du capitalisme</i> . 201
PÉRIDIS (Michel),	<i>Pourquoi Hitler attaqua-t-il les Soviets</i> . 33
PIPINELLIS (P.),	<i>Le problème bulgare</i> 401
REYNIERS (François),	<i>Folklore du Cameroun</i> 239
VAYSSIÉ (Georges),	<i>Hermétisme</i> 55

COMPTES RENDUS.

DUMANI (Georges),	<i>Henri Bergson ou un philosophe entre deux défaites</i> 17
DUPERTUIS (Jean),	<i>A propos du cinquantenaire de Rimbaud</i> . 295
—	<i>Autour d'un anniversaire</i> 493
—	<i>Chronique des livres</i> 97, 592
WIET (Gaston),	<i>Chronique des livres</i> 398

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET DE COMPTES RENDUS.

AVÉROFF (Michelle),	<i>Trois histoires d'une résistance</i> (Gaston Wiet) 398
BAUDOIN (Charles),	<i>Lamartine</i> (Jean Dupertuis) 493
BERTRAND (Louis),	<i>Lamartine</i> (Jean Dupertuis) 497
CARRÉ (Jean-Marie),	<i>Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud</i> (Jean Dupertuis) 297
FOSCA (François),	<i>Les frères Goncourt</i> (Jean Dupertuis) . 97
GUICHARD (Léon),	<i>Sept études sur Proust</i> (Jean Dupertuis) 592
LACRETELLE (Jacques de),	<i>L'heure qui change</i> (Jean Dupertuis) 99
PAPADOPOULO (Alexandre),	<i>Un philosophe entre deux défaites</i> (Georges Dumani) 17
STARKIE (Enid),	<i>Rimbaud in Abissinia</i> (Jean Dupertuis) 299

GROPPI

pour vos RÉCEPTIONS

MARIAGES . . .

BAPTÊMES . . .

FÊTES

Consultez notre Service de Commandes

à la Rue Malika Farida, No. 46

Tél. : 46198 et 46199.

ABONNEZ-VOUS

A LA

“REVUE DU CAIRE”

Aux éditions de la R. D. C.

JOSEPH CATTAOUI PACHA

LES CALENDRIERS ANTIQUES

PRÉFACÉ PAR

ÉTIENNE DRIOTON

«Ce livre n'est pas seulement un ouvrage de
vulgarisation particulièrement réussi, c'est un
manuel très sûr de l'histoire du Calendrier»

ÉDITION DE GRAND LUXE

PRIX P. T. 25

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

PAR

BERNARD DES ESSARDS

Préface de GASTON WIET

- Ces archives diplomatiques inédites du Consul Général de France à Livourne, entre 1859 et 1861, sont d'un intérêt documentaire passionnant.
- Les analyses psychologiques des principaux personnages et des réactions populaires projettent une lumière vive sur les événements du temps, et, par analogie, sur ceux de nos jours.
- Ces rapports diplomatiques se lisent comme un roman. Le style en est tout pénétré d'humour.

SUR TRÈS BEAU PAPIER

P. T. 30

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis trois ans, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la *R. d. C.* ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.